



# LIBERTÉ ÉGALITÉ ETC...

Essai

Frédéri MARCELIN

# Liberté, égalité, etc....

*Lorsque nous entamons la pente descendante de la vie, bien passée la cinquantaine, le souvenir de l'enfance prend un drôle de goût. Cela va de la douceur à l'amertume, du regret au remords. Les réminiscences du passé arrivent parfois avec une acuité terrible et d'autres fois elles sont enveloppées dans un coton vague et flottant. Nos morts nous reviennent seuls ou par groupes, ils nous font quelquefois des clins d'yeux, l'air de nous dire « ne t'en fait pas ». Même si leurs tombes sont muettes, ils continuent de vivre par notre pensée. Je crois que l'on est tout à fait mort quand personne ne pense plus à nous. J'ai la chance ou le malheur d'avoir une excellente mémoire. Mon enfance est encore là, sous-jacente à ma vie actuelle. Ses blessures sont toujours vives, et ses joies étonnement présentes. Mon enfance est si loin et si proche. Il me semble que je suis adulte depuis une éternité et dans le même temps je sens toujours frémir cette période improbable qui est d'une durée étrange. Le temps de l'enfance est interminable, il me semblait alors que cela ne pouvait finir, pourtant j'avais envie d'être un homme, de grandir, de m'affranchir. Aujourd'hui je ne sais pas si l'homme que je suis devenu est estimable, si j'ai choisi une voie qui m'a convenu, je n'en sais rien. Jusqu'à présent j'ai fait de mon mieux.*

*J'ai le sentiment que les journées sont plus courtes, les saisons se succèdent plus rapidement, l'année dure à peine six mois, et c'est déjà Noël. Je n'aurais jamais cru qu'il fut possible du temps de ma jeunesse que la vie fut si courte, qu'il faille faire le deuil d'autant de personnes chères à mon cœur, de voir grandir si vite mes enfants, et les voir devenir des adultes à leur tour parents.*

*Mais à quoi bon énumérer des évidences déjà dites tant de fois par tant de personnes. Cela n'a aucun sens, les souvenirs sont les mêmes pour tous les êtres humains, à quelques nuances près. Ces différences infimes justifient-elles autant de littérature ? Sommes-nous tous si étrangers les uns aux autres pour éveiller une curiosité sur nos propres vies, les turpitudes humaines sont-elles si variées que chacun en veuille faire l'état ? Ne serait-ce pas plutôt nos ego démesurés qui nous entraînent à raconter nos histoires, à faire un bilan de notre vie, à tout prix laisser une trace si noble ou vile soit-elle ?*

*Et pourtant, les témoignages sont innombrables, les auteurs sont légion, les lecteurs sont des millions, tout autour de soi-même, telle semble être la devise humaine en la matière. Que dois-je faire, ai-je le droit de me révéler aux autres, ai-je besoin moi aussi d'assembler des lettres, des mots, des phrases pour décrire quelle fut ma vie. Ma vie vaut-elle la peine d'être narrée, et que raconter au juste, que j'avais un corps superbe, souple, élégant, qui est en passe de devenir celui d'un vieillard, maugréant sur tous les sujets qui chagrinent, que j'ai toujours mal quelque part, et que lorsque je vois une fille magnifique j'ai furieusement envie de la baiser. Avoir toujours l'envie et plus les moyens, c'est cela qui est terrible en vieillissant. Je vois mes contemporains se déginguer, je sens que*

*je suis dans un état semblable, et cependant je me considère encore jeune et les vieux m'écaurent. Je suis insensible au monde, je n'ai aucune compassion pour mes semblables, je trouve les autres hommes laids, d'ailleurs à quoi ressemblent nos membres, ces appendices difformes, pleins de doigts qui gigotent désespérément, pour avoir l'air.*

*Il faut néanmoins avoir l'air, l'air d'être en bonne santé, l'air d'être heureux, l'air d'être riche, l'air de réussir, l'air de plaire aux femmes si l'on est hétérosexuel, l'air d'avoir fumé de l'herbe si l'on ne veut pas passer pour un con dans les soirées branchées, l'air de rien pour passer inaperçu.*

*Il faut aussi faire bonne figure pour trouver un emploi, faire le clown pour amuser les gosses, faire le con pour ne pas passer pour un ringard dans les soirées branchées, faire le dos rond pour passer inaperçu.*

*Les conventions sont ainsi, à chaque milieu correspond un code, si vous n'avez pas le bon vous êtes foutu, le musulman inspire la peur au bon chrétien, le juif dégoûte le catholique grand teint, le catho méprise le protestant. Il est conventionnel d'avoir des sous pour jouer au golf, il est conventionnel de boire force bière sur les stades, il est conventionnel de violer des gamines dans les caves de banlieue, il est conventionnel de sucer la bite de ses potes lorsque l'on étudie dans un pensionnat anglais. Mais l'étudiant anglais déplore le viol des filles de banlieue, et le petit beur qui vient de prendre en sandwich sa cousine de douze ans avec la complicité de son voisin de palier, lui, est absolument révolté par la conduite du petit plombier juif d'à côté qui porte une kippa le vendredi.*

*Ainsi va le monde, doit-on réellement notifier ce fatras, le rendre lisible, notre espérance de vie permet-elle que nous perdions notre temps à de si vains écrits. Cependant je suis un homme, et comme tel, je dois me résoudre à l'ordinaire, me fondre dans la masse, subsister avec les autres, nager dans le court-bouillon urbain, passer à la télévision pour déblatérer sur n'importe quoi, du moment qu'on me voit j'existe.*

*Je rêvais un jour d'atteindre la sagesse, je pensais qu'avec l'âge cela allait de soi, qu'il viendrait un jour, ou libéré des bassesses de la vie ordinaire, un certain détachement se manifesterait permettant de voir le passé et d'envisager l'avenir avec assez de recul et de neutralité. Mais il n'en est rien, la sagesse n'existe pas, tout n'est qu'une suite de renoncements.*

*J'étais jeune, j'aurai voulu partager l'égrégore, mais trop en colère, déjà, pour admettre l'interdépendance, je me suis écarté de la grande meute, je me suis exilé moi-même, punit avant la faute. Le droit qui régit nos âmes permet-il Quidam d'échapper au tourbillon ? Toujours est-il que l'indépendance se paye, le libre arbitre dispute aux dogmes sa fortune, l'équilibre est instable, le combat inégal, à la fin la mort a le dernier mot. La pire des fins n'a d'égale que la plus grande joie. La fourmi vaut bien l'éléphant, le nègre vaut le blanc, le riche le pauvre, et le crétin le Nobel.*

*Cet arbre-là, immense, qui puise sa force au gras de la terre et lance ses branches feuillues dans l'azur n'était qu'un gland que le cochon aurait pu manger, je n'étais qu'un spermatozoïde qui pouvait bien se perdre dans le vagin de ma mère. Puis je suis venu et le monde commença.*

# I

La deuxième guerre mondiale était terminée depuis neuf ans lorsque mon postérieur prit l'air pour la première fois, un dimanche de mai consacré par Pétain à fêter les mamans. Neuf années auparavant mon père était libéré du camp de Mathausen. Une vie débutait, la mienne, dans un coin du Comtat Venaissin, abrité du Mistral par de grandes haies de cyprès. La vie était douce, nous vivions alors beaucoup de la charité américaine, le plan Marshall avait inondé l'Europe. Tout tournait rond, les légumes poussaient et prenaient la route du nord, les paysans satisfaits de leur sort engrangeaient des sous, le Crédit Agricole commençait à se gaver, cela devait durer longtemps.

Le commerce était florissant, l'industrie tournait à peu près rond, lorsque mes parents achetaient quelque chose c'est qu'ils avaient l'argent pour cela. Nos fournisseurs étaient des boutiquiers traditionnels, qui distribuaient des marchandises de provenance connue et proche, ils étaient attachés à une qualité conforme à ce que leurs clients attendaient, ils savaient qu'ils vendaient le nécessaire, le superflu n'étant pas de mise. Puis en 1973 le choc pétrolier, ou devrait-on dire l'augmentation massive et soudaine des profits de l'industrie pétrolière, a précipité la transformation de notre société, les grandes surfaces ont fait

leur apparition, et nous nous y sommes précipités. Leurs prix de vente étant soudainement moins chers que nos habituels commerçants. Depuis le sport national est de courir la bonne affaire, cela est légitime dans un monde où tous les médias ont pour rôle principal, de nous inciter à la consommation. Dans le même temps tout fut fait pour développer l'usage de l'automobile privée, au détriment des transports en commun, qui eux disparaissaient progressivement. Vous n'aviez pas d'argent pour acquérir une auto, qu'à cela ne tienne, le crédit était là pour devancer nos dépenses.

Il devenait absolument nécessaire de posséder un réfrigérateur, une machine à laver, puis un lave-vaisselle, et un aspirateur, le crédit à la consommation s'en frottait les mains. Notre confort de vie en fut grandement amélioré, au début le chômage n'était pas très important, cela ne touchait encore qu'une faible partie de la population. Les plus jeunes ont commencé à acheter des disques et des électrophones pour écouter à la maison les chansons matraquées par les radios et la télévision, qui prenait de plus en plus de place dans les foyers.

*Arrivé dans le monde à reculons a du celer mon destin, j'ai toujours rechigné à obéir. Quelle que soit la circonstance j'ai du mal à me faire une raison, je suis buté, j'ai un caractère de chien, j'ai une sensibilité à fleur de peau. Je déteste l'injustice à un point extrême, je ne supporte pas les réprimandes injustifiées, j'enrage à l'idée que notre société, parmi les plus riches, laisse au bord de la route une population de plus en plus nombreuse.*

*La nature humaine est ainsi faite, que le chaland de base, vous, moi, nous en somme, cherchons en permanence la*

*bonne affaire. Nous désirons ardemment payer moins cher, nos biens de consommation. Cela va de la baguette de pain à l'automobile et aux transports aériens. Les marchands qui ont très bien compris notre volonté, nous abreuvent de produits de moins en moins cher.*

*Or ces mêmes marchands, eux aussi, désirent gagner de plus en plus d'argent. Là où les actionnaires d'antan se contentaient de revenus raisonnables, ils demandent désormais des rendements bien supérieurs. La solution est simple. Les marchands commencent par baisser la qualité de leurs produits ou de leur prestation, ainsi ils augmentent leur marge. Dans un premier temps, les chalands sont contents, et les actionnaires aussi. Là où cela se gâte, c'est quand ce système perdure et s'amplifie.*

*Pour produire toujours moins cher, les industriels automatisent tout ce qui peut l'être. Dans un second temps, car il faut toujours gagner plus, ils délocalisent leurs productions, la marge grimpe en flèche et les profits suivent le même chemin. Du fait que la production est réalisée à l'autre bout du monde, les usines ferment les unes après les autres, et le chaland de base, qui est aussi un employé, un ouvrier, un artisan, bref un consommateur de la classe moyenne et laborieuse, découvre stupéfait que son emploi est menacé. Le chômage augmente finalement au même rythme que les profits marchands et il faut bien le financer, indemniser d'une manière ou d'une autre l'inactivité inhérente à la disparition des emplois. Qu'à cela ne tienne, la solution s'impose d'elle-même, partager la misère. Les grands industriels refusant de participer à ces financements, les charges sociales et les taxes augmentent et le pouvoir d'achat baisse.*

*Cela ne nous émeut guère puisque nous continuons d'acheter des autos fabriquées aux Indes, des chaussures faites en Chine, des fringues de provenance douteuse et des aliments frelatés dans des hypermarchés sans âme qui ont réussi à diviser par six le nombre d'emploi que générerait le commerce traditionnel. Allons encore plus loin, devenons encore plus idiots, achetons sur internet, nous mettrons ainsi au chômage les petits vendeurs qui n'y sont pas encore. De plus nous acceptons occasionnellement, parce que cela est bon marché de voyager avec des compagnies aériennes qui entretiennent de plus en plus mal leurs avions.*

*Que nos gouvernements successifs s'en foutent car ils sont culs et chemise avec les grands groupes industriels, c'est logique, mais que nous perdurions à cautionner un tel système, il y a de quoi se poser des questions. D'autant que tant de nos contemporains sont incapables d'éviter les pièges médiatiques et d'ignorer les sirènes de la grande distribution pour ne pas sombrer dans l'océan du surendettement.*

*Je hais la charité, je déteste les chrétiens qui l'ont érigé en principe, je ne donne jamais aux quêtes, j'abhorre les téléthons de toute sorte. Suis-je pour autant un sociopathe, un être sans cœur, un radin infâme, trop près de mes sous, qui vit comme un reclus évitant les contacts avec le reste des humains. Certainement pas, non, je rêve d'un monde solidaire, où chacun se soucie du bien-être de tous, où le plus riche aide le plus pauvre sans lui faire l'aumône. J'abomine ceux qui versent leur obole pour les myopathes, les cancéreux, les débiles, et qui se ruent pour acheter le dernier disque d'Untel, qui a construit sa fortune grâce à la multitude de ses fans, et qui fuit*

*le sol national pour ne pas payer l'impôt, refusant ainsi une solidarité réciproque. Il en va de même de ces capitaines d'industrie, qui ont bâti leur empire en exploitant une main-d'œuvre sous-payée, et qui se dédouanent en créant des fondations pour les artistes nécessiteux.*

*Combien sont-ils, ceux qui brassent des milliards sur nos têtes, qui mettent des pays entiers sur la paille, qui jouent nos existences aux dés, sans ne se soucier de rien. Combien sont-ils, des milliers, des centaines, même pas, quelques dizaines seulement décident de notre avenir, mettent en coupe réglée nos démocraties et font et défont les dictatures. Rien que quelques-uns, avec la complicité d'une foultitude de gourmands insatiables prêts à tout pour un peu de pouvoir et beaucoup d'argent.*

*Ceux-là ont vendu père et mère et sacrifient leur descendance en détériorant un peu plus chaque jour notre pauvre planète. S'il y a délinquance et crime ici-bas, ce sont chez eux qu'il faut en chercher la cause. Réfléchissons un peu, et comptons :*

*La France a une population totale de 66 000 000 de personnes, dont 15 000 000 sont des enfants scolarisés et des étudiants. Retraités, fonctionnaires nationaux, fonctionnaires territoriaux, fonctionnaires délégués à l'union européenne, militaires, inscrits au pôle emploi, salariés du pôle emploi, salariés de la Sécurité sociale, médecins et professionnels de la santé, assureurs, mutualistes, cela représente grosso modo 35 000 000 de personnes qui vivent de ce que l'on peut qualifier d'argent solidaire c'est-à-dire argent provenant directement des impôts, charges sociales et taxes diverses. Reste 16 000 000 qui travaillent pour créer la richesse nécessaire à financer tout ça.*

*90 % des recettes fiscales directes viennent de foyer déclarant moins de 40 000 €, 9 % de foyer déclarant moins de 85 000 €.*

*Pendant que les plus pauvres se serrent la ceinture, les plus riches, soit 1 % de la population, cumulant 80 % du revenu global, voient leurs bas de laine augmenter à un point encore jamais égalé. Le montant de leur revenu a augmenté de 70 % entre 1990 et aujourd'hui ceci pendant que le taux de leur contribution par l'impôt est tombé de 40 % à seulement 20 % de leurs gains.*

*Dans le même laps de temps notre pouvoir d'achat, a baissé et la TVA augmentée.*

*Cependant, ces quelques individus qui possèdent réellement le pouvoir et qui ont à leur disposition des moyens illimités de prévarication, savent certainement jusqu'où ils peuvent aller sans déclencher une révolte générale de la population qui risquerait de les conduire à leur perte. Alors ils entretiennent un semblant de vie politique, de démocratie molle, où les acteurs de cette pièce font mine de s'écharper devant un petit monde médiatique complice de leur fourberie. Par pitié ne succombez pas aux discours obtus de l'extrême droite qui mettent sur le dos des immigrants, de l'euro, et de la gabegie générale les difficultés de la classe moyenne. Cela est sans fondement et ils ne veulent surtout pas remettre le système en cause car ils ne rêvent que d'une chose, être calife à la place du calife et s'en mettre plein les fouilles, en quémendant aux marchands les trente deniers de leur trahison.*

*Quant à la gauche, je veux dire par là ceux qui voudraient un partage équitable des richesses, personne ne les représente, ils ont été laminés par le crédit, l'accession à la propriété, le consumérisme acharné, et ils rêvent eux aus-*

*si, du loto, de devenir un champion de foot et de passer à la TV, consolation suprême d'un désespoir masqué par les antidépresseurs et les fêtes foraines en tout genre. Demain qui financera votre protection sociale, qui paiera votre retraite, les chinois, les Indiens, qui survivent avec des salaires de miséreux ?*

*L'espoir est là malgré tout, avec des initiatives alternatives timides mais qui se multiplient, des petits points de résistance à la consommation forcenée, et ce n'est que par la multiplication de ces prises de conscience individuelle, qu'une nouvelle société plus équitable pourra voir le jour, car une collectivité ne vaut que par l'addition des individualités qui la compose et non par l'adhésion collective à une idéologie.*

*Nous avons à notre disposition une arme redoutable et pacifique, qui si elle est manipulée avec discernement est un moyen de pression formidable contre le capital, c'est le boycott. Grâce à cela nous pouvons renverser des montagnes.*

## II

J'avais deux ans lorsque la grand-mère de ma grand-mère a eu cent ans. Ce fut une grande fête, à cette époque les centenaires étaient rares, le sous-préfet avait même fait le déplacement. La mamée était une femme digne, souriante, ses yeux pétillaient de malice, elle cachait des bonbons dans les poches de son tablier pour que je vienne les y chercher, elle m'appelait pitchoune, car elle avait, je ne sais pourquoi, décidé que j'étais une fille. Sans doute parce que j'étais le premier mâle d'une lignée de femelles et qu'elle ne s'y résolvait pas. Eugénie, c'était son nom, portait toujours une coiffe comtadine blanche sur un petit chignon. Elle ne savait pas parler le français, elle ne connaissait que sa langue maternelle, le provençal, et son bavardage qui me faisait tant rire était absolument incompréhensible pour moi. Lorsqu'elle n'a plus été suffisamment valide pour descendre de sa chambre dans la serre où elle passait le plus clair de son temps, on lui a donné les œufs à couvrir. Elle vécut cent deux ans, chichement, calmement, s'étant rendue utile jusqu'au bout, et un matin elle ne s'est plus réveillée.

Le mas était bien une maison de femmes, après le décès d'Eugénie, la doyenne était sa fille Emilie, une femme acariâtre, sèche comme un coup de trique, elle détestait

son gendre Louis, un cavaillonnais qui avait eu l'impudence d'épouser sa fille unique, un bandit coureur de dot. En vérité Louis était un brave homme, il faisait tourner la ferme, sans jamais se plaindre, il encaissait avec humour les quolibets de sa belle-mère, et vivait sa vie avec une régularité de pendule. Il se levait tous les matins à quatre heures, prenait une soupe, se faisait griller un morceau de viande ou mangeait un fromage de chèvre, puis partait au marché de Cavaillon ou de Châteaurenard le camion plein de banastes, pour y vendre selon la saison, tomates, melons ou raisins de table.

Chaque mardi soir, Louis allait retrouver ses copains au cercle de l'indépendance à Cavaillon, là il jouait au bridge, ou au billard, jusqu'à des heures indues de la nuit. Le cercle se trouvait à l'étage du grand café d'Orient, avec une grande verrière qui s'ouvrait face au cours Bournissac. De là on voyait la chapelle st jacques sur sa colline. Le lendemain il se faisait toujours engueuler. Parfois le jeudi soir il allait au Petit Palais, faire la belotte, ou voir René, l'épicier qui était son ami. René était un petit homme vif avec une casquette éternellement vissée sur la tête. Coincé sur son oreille droite était toujours un crayon gras. Crayon qu'il affûtait régulièrement avec l'Opinel qu'il gardait serré dans la poche de son immense tablier bleu avec le carnet qui ne le quittait pas. René écrivait souvent des choses mystérieuses sur son carnet. Il attrapait le crayon fiché sur son oreille, en suçait un peu la pointe comme pour faire venir l'inspiration et inscrivait des signes étranges sur les pages du calepin.

*Tous ces gens n'étaient pas pauvres, ils avaient comme on dit, un peu de biens au soleil, mais ils*

*n'aspiraient pas à en avoir davantage, ils se contentaient de ce qu'ils avaient, comme disait Marcel Pagnol : « tu auras beau manger deux côtelettes, tu n'auras jamais qu'un seul trou au cul. » La course effrénée au fric, le désir sans cesse plus grand de pouvoir qui anime nos édiles, sont écœurants, je ne suis pas communiste, le capitalisme est un bon système si tant est qu'il soit contenu dans les limites du raisonnable. Il est inacceptable qu'un patron quelconque gagne en un mois ce qu'un ouvrier de base gagne en dix ans de labeur. Il est inacceptable qu'un illettré qui joue à la balle voit son revenu annuel dépasser le gain de mille smicards. Et il m'est inconcevable que ces mêmes smicards payent le vingtième de leur salaire pour assister à un match de foot.*

*Et pourtant, c'est le cas, pourquoi ? Qu'est ce qui incite de pauvres êres à aller encourager des petits bonhommes en culotte courte courir après une balle.*

*La nature est-elle ainsi faite que seule l'envie, la concupiscence, l'espoir vain, fasse avancer les foules, sans plus de discernement qu'un troupeau de moutons. Tous ces gens qui galèrent, qui souffrent, qui travaillent, ou qui sont au chômage, tous ces gens à qui l'on interdit de travailler, à qui on spolie la dignité d'un emploi, pourquoi sont-ils assez sots pour marcher dans la combine.*

*Espèrent-ils tous des lendemains qui chantent, croient-ils que leur progéniture puisse échapper à la misère en devenant footballeur ou chanteur, ou je ne sais quel produit de consommation courante. Certes il est banal de dire que l'espoir fait vivre, mais quel espoir et quelle vie. Devenir un sportif tapeur de ballon, ou un clown qui présente la météo, est-ce une fin en soi. Est-il inconvenant de vouloir*

*au plus profond de soi une justice équitable et une répartition correcte des richesses de ce monde.*

*Le désir de toujours plus, l'envie d'avoir ce que les autres ont, la volonté de nuire pour obtenir l'objet du désir, appartiennent-ils à la nature humaine, ou est-ce le résultat, de milliers d'années de domination et soumission. Les dominants sont toujours excessivement moins nombreux que les dominés, et malgré tout, il faut que les dominés soient dans une situation désespérée pour oser affronter les dominants. Toutes les révolutions ont foiré, toutes ont accouché de régimes identiques aux précédents, certes avec quelques nuances, mais fondamentalement nous vivons sous un régime dominant dominé.*

*1789 nous a fait passer du despotisme au népotisme. La démocratie est une idée magnifique, mais elle a beaucoup de mal à naître et à prospérer. La plupart d'entre nous qui votons, n'osent pas franchir le pas qui nous ferait passer du népotisme à la démocratie. Il nous faut affirmer haut et fort et par le vote, cette volonté si nous désirons évoluer, sinon, lorsque la pression des dominants sera devenue trop forte, insupportable, une nouvelle révolution verra le jour, et une nouvelle classe de dominants remplacera les précédents. Combien d'entre nous possèdent tant qu'ils risquent de perdre quoi que ce soit ? Et tous ces nantis et leurs complices, croyez-vous qu'ils abandonnent la poule aux œufs d'or, même s'ils s'en vont ailleurs, comme c'est déjà le cas, pour protéger leur trésor, de toute façon ils reviendront, car c'est ici qu'ils gagnent le plus.*

### III

Malgré son mauvais caractère, Emilie avait aussi de bons côtés, progressivement, avec l'âge elle avait remplacé sa mère sur le fauteuil d'osier qui était dans la serre. Elle n'avait pas de bonbons avec elle, mais j'avais grandi, et j'aimais qu'elle me raconte le temps d'autrefois. Elle ne se faisait jamais prier et me parlait de son enfance à Murs, un village perdu dans les collines au-dessus de Gordes. Son arrière-grand-père avait été berger pour le conte Vaison de Pradenne, maintenant il est au musée Calvet en Avignon, sur une grande toile de Joseph Vernet qui le représente avec son troupeau.

Le père d'Emilie était métayer, toujours sur la même propriété. Emilie ne parlait que très peu le provençal, enfant, dans les années 1880, elle était punie si à l'école elle parlait autre chose que le français. Elle avait eu une enfance heureuse, elle était allée à l'école jusqu'à treize ans, je crois qu'elle avait son certificat d'études primaire. Elle aidait comme les autres enfants aux travaux des champs, aux olives, parfois elle gardait les brebis. Quelquefois me racontait-elle elle avait été invitée au château, c'était à l'occasion de certaines fêtes.

Avec le temps et un travail acharné, sa famille avait acquis une petite aisance, elle était fille unique et fit un joli ma-

riage avec un Jules Marquis, un homme dont je ne connais que la photographie. Un homme dur, peu amène qui fut enlevé par la grippe espagnole. Jeune mariée, elle descendit avec Jules s'installer dans la plaine, car on y construisait le canal de Carpentras. Il fallait de la main-d'œuvre et le terrain agricole n'était encore pas très cher. Alors ils firent leur vie dans la vallée du Calavon, ils y construisirent le mas, firent descendre la mamée qui était veuve, et eurent une fille dénommée Paulette.

Lorsque je rentrais de l'école, c'était souvent Emilie qui me faisait goûter, j'adorais que ce fût-elle, car elle me servait toujours un verre de vin sucré mouillé d'eau avec des petits-beurre.

Il arrivait quelquefois à cette époque, que les gendarmes amènent à l'école des enfants que les parents voulaient garder auprès d'eux pour aider aux champs. C'est l'instituteur qui en faisait la demande, et ils ne restaient jamais longtemps absents.

Au moment des cerises, des bohémiens installaient leurs roulottes à côté du dépôt d'ordure, au bord du canal. Alors on voyait arriver leurs gamins, qui s'installaient au fond de la classe. Ils suivaient tant bien que mal les cours du maître, mais ils étaient là, et ils grappillaient toujours un peu de connaissance. C'était difficile pour eux car de ce temps les gitans étaient tous nomades.

*Aujourd'hui les gitans ont tendance à se sédentaryser, malgré cela, la moitié de leurs enfants ne fréquentent aucune école. Je m'en suis ouvert un jour à un gendarme que je connais, il m'a répondu qu'il n'était plus du ressort de la gendarmerie de ramener à l'école les enfants qui ne la fréquentaient pas, que cela incombait aux services so-*

*ciaux. Sauf que les services sociaux n'interviennent que s'il y a une demande. Cependant qui se soucie de l'avenir de quelques bohémiens. C'est comme cela qu'on se retrouve avec une délinquance endémique, car ces enfants n'ont d'autres repères que leurs familles dont la plupart vivent de rapines. Les filles ont leur premier enfant à quinze ans et sont enceintes toute leur vie de femme. Les garçons suivent leurs pères et leurs oncles, qui dans des utilitaires Mercedes flambant neufs partent marauder dans les départements voisins, tandis que les mères vont toucher les minimums sociaux. Il y a bien les évangélistes qui sont très présents dans cette population, et qui font un certain travail d'alphabétisation, mais est-ce normal dans un pays laïque, où la scolarité est censée être obligatoire jusqu'à seize ans d'abandonner à une secte, dont par ailleurs on déplore l'existence, le bon soin d'assumer les devoirs de la république.*

*Il serait nécessaire qu'une éducation soit donnée à tous les enfants, qu'un enseignement leur soit prodigué afin qu'ils puissent devenir des citoyens, conscient de leurs droits et de leurs devoirs. Mais il est tellement plus facile de coller les gamins devant la télé ou un écran d'ordinateur, ou n'importe lequel de ses écrans portables, pour avoir la paix, et se reposer d'une journée de travail harassante, ou cuver son pinard ou sa came parce que l'on a glandé toute la sainte journée dans l'attente d'un job hypothétique. Mais pour cela il mériterait d'y avoir des écoles ou l'on se soucie d'enseigner, non pas d'éduquer, ce qui devrait déjà être en cours par ailleurs. Des écoles où tous les enfants vont, pas seulement ceux qui ont encore un semblant de famille. Une école gratuite laïque et obligatoire, mais ceci est un gros mot. Il n'y a*

*plus dans ce pays un seul politique pour défendre une idée aussi simple et évidente. Nous laissons l'école de la république sombrer dans un océan d'ignorance.*

## IV

À la maison, nous mangions les produits du jardin, les poulets que nous élevions, nous ne cultivions pas de pommes de terre, mais nous les achetions chez un voisin. Une fois par semaine nous faisons quelques courses à Cavaillon, un peu de viande, du beurre que nous utilisons très peu, du fromage, et c'est à peu près tout.

Pour le courant nous allons à l'épicerie d'un petit hameau situé à peine à deux kilomètres. Dès la porte franchie, avec son rideau d'olives de buis toutes les odeurs du monde nous arrivaient au nez. Cela allait du girofle au curry, en passant par le safran, les poivres et toutes les senteurs de Provence. Sur une table étaient le Banon avec ses feuilles de châtaigniers croisées, les minuscules chèvres frais avec leurs branches de thym ou de romarin, les fromages plus fait aussi, sec ou moelleux qui exhalent ensemble leurs parfums pas toujours discrets. Et puis il y avait suspendu à des clous enfichés dans les poutres des saucissons qui séchaient, et des jambons dans leur vêtement gras et rêche. Des guirlandes d'ail décoraient aussi le plafond, d'où pendaient également des instruments de cuisine, des passoirs, des casseroles, tout un peuple de bassines en zinc et en fer-blanc qui tintaient à chaque ouverture de porte les jours de grand Mistral.

Au sol pesaient de vastes sacs en toile de jute épaisse aux bords ourlés d'où débordaient les lentilles vertes, le riz, les pois secs, les pois chiches, l'épeautre, la farine, le gros sel des salins du midi, et aussi les tonneaux d'olives noires de Nyons, des vertes d'autre part, et des cassées si odorantes dans leur saumure légère. Il y avait des tonnelets plus petits où serrés à leur habitude des anchois marinaient dans le sel ou dans l'huile. Les huiles étaient sur l'étagère au-dessus, dans des jarres de verre munies de robinets de laiton chromé. Leur couleur déterminait leur nature, du vert le plus clair au plus foncé pour les huiles d'olives, puis du doré transparent pour l'arachide et l'huile de pépins de raisin.

Dans un coin il y avait toute une collection de porte-plume fantaisie, des bouteilles d'encre de diverses couleurs, des cahiers de brouillon, tout un petit matériel scolaire, des trousse, des doubles décimètres, des pointes Bic, des crayons gris, des crayons de couleur, des taille-crayons métalliques. Tout cela était rangé sur des cartons plats et tenu par des élastiques.

Les vêtements, c'était avec parcimonie, lorsque nous ne pouvions faire autrement. Mais ma mère n'achetait que du beau, de la qualité, du produit qui dure. Nous dormions dans des draps de lin, épais et frais, d'un blanc immaculé, toujours propres et les couvertures étaient de bonne laine. Un poissonnier itinérant passait chaque jeudi avec sa camionnette. Vers la fin de l'après-midi nous allions dans une ferme voisine, à travers champ, pour acheter le lait. Les Tosca tenaient cette ferme depuis les années vingt, ils venaient du piémont, du côté de Turin, d'où ils avaient fui Mussolini et ses chemises noires.

C'était la fête, j'adorais les vaches, leur odeur puissante et leur nonchalance de ruminant, par contre j'avais un peu peur de passer derrière le taureau, mais je surmontais cette crainte pour pouvoir caresser les jeunes veaux qui stabulaient juste à côté.

Finalement nous faisons peu d'ordures, tout ce qui était organique était mangé par les poules, une fois dans le mois on menait à la décharge une ou deux corbeilles de déchets. Les légumes qui partaient dans le Nord, ou à l'export, étaient emballés dans des cagettes en bois consignées et délicatement posés sur de la frisure de peuplier. Il y avait toute une industrie indépendante qui fabriquait des bannistes, des cagettes et de la frisure. Les tomates et les melons mûrissaient au soleil, on les récoltait quand c'était le moment. Il y avait une saison pour chaque production, nous n'étions jamais pressés par le temps, s'il faisait très beau, les fruits venaient de bonne heure, sinon il fallait attendre qu'ils mûrissent.

*Et puis les chambres d'agricultures sont arrivées avec le plastique et des engrais en veux-tu en voilà. Leurs agents ont expliqué aux paysans qu'ils ne savaient rien, que l'agriculture était une science, qu'il fallait écouter les spécialistes et acheter des tracteurs en empruntant au Crédit Agricole.*

*Ils dirent aussi que les légumes ne poussaient pas assez vite, qu'il fallait les mettre sous du plastique pour qu'ils mûrissent plus rapidement, sinon les Espagnols les vendront à notre place. Il fallait faire la course pour sortir les premiers melons un mois plus tôt que la nature. Il fallait tout accélérer, rien n'était assez rapide, alors on a bourré les melons d'engrais, les faisant mûrir sous des tunnels de*

*plastique, et les Espagnols ont fait pareil, et les marocains ont suivi, et maintenant on mange des melons insipides du mois de février presque jusqu'à Noël. Sommes-nous plus heureux pour autant ?*

*Dans les années cinquante, tout le transport se faisait par train, chaque expéditeur remplissait ses wagons, qui partaient ensuite dans le reste de la France. Mais là aussi des crânes d'œufs ont expliqué que le camion c'était mieux, parce qu'il arrivait directement chez le client. Cela a fait la fortune de la flèche Cavaillonnaise, et il a fallu construire des autoroutes.*

*Aujourd'hui les mêmes andouilles nous expliquent qu'il y a trop d'emballages, que mettre les camions sur le train c'est mieux, mais ils n'en font rien, car ils ont donné les autoroutes, construites avec nos impôts, à une multinationale qui se gave avec des péages prohibitifs, et remplace les employés par des machines. Quant aux emballages, on ne les réduit pas, on leur colle un label de recyclage.*

*Que penser de ses pourfendeurs écolos qui nous bassinent à vouloir introduire des ours dans les Pyrénées, qu'ils laissent faire la nature, les loups reviennent bien tout seul sur notre sol. Quelle prétention les anime, ces imbéciles qui prennent pour porte-parole, des agités télévisuels, fabricant de cosmétique ou photographe de seconde zone qui ne sont capables d'œuvrer qu'en passant le plus clair de leur temps à bouffer du kérosène dans leurs hélicoptères.*

*L'écologie ce n'est pas du showbiz, c'est simplement du bon sens. Acheter des produits locaux, se nourrir correctement, éviter de prendre son automobile pour aller faire sa séance de stretching à quatre pâtés de maison. Utiliser le covoiturage chaque fois que c'est possible, boycotter les*

*marques qui expatrient leur production, éteindre la lumière des pièces inoccupées, l'écologie n'est qu'une succession de gestes simples. Les voitures électriques n'ont rien d'écologique, elles se nourrissent de nucléaire et d'hydrocarbure. Depuis cent ans des dizaines de brevets ont été déposés, qui proposaient d'autres sources d'énergie pour animer la propulsion des véhicules, ils ont tous été achetés par des compagnies pétrolières. Demain, si les hommes de bien continuent d'être inactifs, les paysans auront disparu, ils seront salariés d'une multinationale agro-alimentaire. Ils sèmeront des graines génétiquement modifiées, les arroseront de pesticides et d'engrais, et nourriront leur bétail de granulés. L'agriculture sera contrôlée, régie et distribuée par une seule société, qui détiendra le pouvoir de la nourriture.*

## V

Un jour le cheval est parti pour l'abattoir, il était vieux, il avait fait son temps, vingt ans de bons et loyaux services, sans panne de moteur ni d'essence. Tout le monde pleurait quand il est monté dans la bétailière, lui aussi.

Lorsque les poules ne donnaient pas suffisamment, nous allions chercher des œufs chez une voisine. Madame Jamin était très gentille, elle avait des bonbons qu'elle distribuait à tous les enfants qui venaient chez elle, mais elle était absolument écœurante. C'était une véritable torture que de l'embrasser. Elle était couverte d'eczéma, sa cuisine sentait la pisse de chat, et des chats il y en avait partout, des jeunes des vieux tout pelés, des borgnes, il y en avait même un qui marchait sur trois pattes. À chaque visite elle essayait de nous donner un chaton de la dernière portée. Cette femme était très riche, elle possédait plusieurs appartements en Avignon, sa ferme était immense, elle était veuve depuis longtemps, elle aurait pu se soigner, vivre dignement dans l'un de ses appartements, mais elle restait dans sa cuisine, ou elle vivait à plein temps. Elle y dormait, dans sa propre puanteur augmentée de celle de ces chats innombrables. Depuis j'ai horreur des chats.

Après le départ du vieux cheval, il ne restait au mas que Mic le grœnendael noir qui aboyait au moindre mouvement, et qui était prêt à mordre tout ce qui passait à portée de sa mâchoire puissante. Il y avait aussi deux chattes, qui cherchaient leur vie où elles pouvaient, Emilie leur donnait un peu de lait chaque matin, pour le reste elles se débrouillaient. Ces bêtes ne vivaient jamais longtemps, on les retrouvait régulièrement écrasées au bord de la route. Et puis il y avait Caroline, ma tortue, je la nourrissais de salade, et elle se promenait nonchalamment dans le jardin. À la fin de l'automne elle disparaissait jusqu'au printemps. Aux beaux jours elle revenait se dandiner sur la terrasse dans l'attente de quelque nourriture. Une année, mars est passé, puis avril, et Caroline n'est plus jamais venue.

Ce qui est fâcheux avec les animaux, c'est que l'on s'y attache, d'un coup ils font partie de notre vie, ils sont là, même si l'on ne s'en occupe pas vraiment, ils prennent une place considérable.

Nos voisins immédiats les Ramoinneau, possédaient une très grande maison, un de ces cubes énormes, construit dans les années mille neuf cent vingt, par les paysans qui voulaient étaler leur richesse aux yeux de tous. Berthe Ramoinneau était une dame charmante, adorable, tout en rondeur et gentillesse. C'était une coquine, le père Ramoinneau était le cocu le plus connu du canton. Pendant qu'il était aux champs, Berthe recevait. Son amant, un médecin de Ménerbes passait régulièrement pour prendre grand soin de sa santé. Malheureusement ce bon docteur mourut subitement, et Berthe se laissa aller. Elle finit par décéder elle aussi deux ou trois ans après son coquin.

Les Ramoinneau, avaient été parmi les premiers de la région, au début des années soixante, à louer des chambres aux estivants. Leur immense maison avait été partagée en plusieurs petits appartements qu'ils louaient à la semaine. Certains étaient même loués à l'année, par des gens qui en transit, ou en attente d'un logement plus sérieux, s'installaient provisoirement. C'est ainsi que je connus Patricia, ses parents venaient du Nord, plus loin que Montélimar, son père conduisait un des camions de Chabert, l'épicier itinérant qui avait plusieurs tournées autour de Cavaillon, et sa mère, elle, travaillait au magasin de l'épicerie.

Parfois, si maman avait à faire et ne voulait pas m'avoir dans ses jupes, elle me confiait à la garde de Patricia qui avait alors quinze ou seize ans, je devais en avoir sept ou huit. Elle était très jolie, fine, des yeux noisette et des cheveux bruns bouclés et longs. Quand nous restions tous les deux, dans les deux pièces qu'elle occupait avec ses parents chez les Ramoinneau, et lorsque dehors le soleil mordait à pleine dent la terre chaude, Patricia mettait les volets sur l'espagnolette, et nous nous couchions ensemble sous un drap léger.

Elle ôtait ses vêtements, puis elle enlevait les miens. J'aimais bien la voir toute nue, dans la lumière ténue qui filtrait au travers du tissu blanc, elle était douce, elle m'embrassait sur tout le corps, et se frottait contre moi. S'il restait un semblant de fraîcheur dans la touffeur de l'après-midi, elle disparaissait bientôt sous les caresses brûlantes de Patricia. Elle était alors très vite en sueur, et je devais enfouir ma tête au plus profond de ses cuisses dans la moiteur de sa touffe de poil frisée, pour lécher son sexe.

Elle couinait comme un petit animal, j'avais peur de lui faire mal, mais elle me forçait à continuer et je sentais le plaisir qu'elle prenait et ce plaisir était aussi confusément le mien. Parfois elle attrapait ma petite queue entre ses doigts et me regardait avec un air désolé. La première fois que j'ai bandé ce n'était avec elle. En rentrant à la maison ces jours-là, maman me demandait si j'avais bien joué avec Patricia, je lui répondais toujours oui. C'était notre secret, je ne l'ai jamais trahi. J'ai su des années plus tard que Patricia était devenue mannequin, puis qu'elle était tombée dans la prostitution. Elle s'est pendue le jour de ses vingt-cinq ans.

*J'ai mal pour toutes ces filles, abusées par leurs pères, violées par des frères frustes qui passent ensuite dans le lit de maris qu'elles ont trouvé au hasard d'une discothèque, et qui les ont foutus en cloque à l'arrière d'une bagnole pourrie. J'en ai connu de ces filles, faussement aguicheuses et délurées, avec au fond des yeux cette tristesse incommensurable, qui savent dès le départ que leur vie est une merde. Qui dès que les seins leur viennent devinent que les hommes n'en voudront qu'à leur cul, et qu'il n'y a d'autre échappatoire, par ce que trop pauvre, de famille trop inculte pour espérer sortir de cette misère. Elles élèveront des enfants venus trop vite, travailleront à l'usine entre deux grossesses, écarteront les jambes devant le mâle, feront bouffer ce mâle qui ensuite dormira devant la télé ou se bourrera la gueule de bière devant son match. Si elles ont de la chance, elles rencontreront une bonne âme d'un planning familial quelconque qui les aidera à se libérer un peu de l'emprise du malheur.*

*J'ai mal pour ces musulmanes, qui arborent avec une fausse fierté un fichu sur leur tête, pour avoir la paix avec leur famille. Ces filles à peine pubères que l'on marie à de vieux barbons, pour arranger les finances de papa, ne croyez pas que cela n'existe plus, le Moyen Âge n'est pas si loin, il y en a même qui l'ont réinventé comme aurait dit Coluche. Et il y en a pour vouloir interdire l'avortement, pour trouver la contraception immorale, pour vouloir confiner aux travaux ménagers leurs épouses, et contraindre leurs filles à l'ignorance.*

*J'ai mal pour toutes ces prostituées, ballottées d'un pays l'autre, exploitées jusqu'à l'extrême par des criminels sans foi ni loi, abandonnées de tous, ignorées de tous les gouvernements, réduites à néant, battues par des souteneurs haineux, vendues, rachetées, comme des marchandises même pas périssables, et qui plus est, conspuées par des bourgeoises libidineuses, qui voudraient qu'on les cache.*

*Personne parmi nos dirigeants, ne désire stopper le trafic des êtres humains, soit ils n'en ont rien à faire, soit ils y trouvent leur compte, car ce sont les mêmes truands qui contrôlent ladite prostitution et le trafic des armes. Pourtant il ne serait pas difficile à l'état d'encadrer la prostitution, et d'interdire totalement sa pratique sauvage.*

*Et maintenant nos chers législateurs ont décidé de pénaliser les clients des dites putes, imaginant ainsi supprimer la prostitution. Alibi purement politique et hypocrite, leurre bon pour les nigauds, que même les putains savent n'être que foutaise.*

*Donnez plutôt à ses femmes un vrai statut, travailler avec son sexe n'est pas moins digne que travailler avec ses mains. On admet bien d'un chanteur qu'il loue sa voix. Le*

*fléau n'est pas la prostitution, mais le proxénétisme. Offrons donc à ces femmes le droit de commercer librement, et de bénéficier de la protection et de l'assistance sociale due à chaque citoyen. Ainsi la police pourra consacrer son temps au trafic des êtres humains, esclaves modernes et pourvoyeurs d'organes de rechange pour nantis défectueux. C'est ce trafic-là qu'il faut éradiquer.*

## VI

Lorsque j'eus quatre ans on voulut me mettre à l'école, maman trouvait que c'était une bonne chose pour moi que de me confronter un peu aux autres enfants, que mon existence de sauvageon n'était pas la meilleure chose pour moi. Mes parents résolurent donc de m'inscrire à l'école maternelle. Cette école était celle du village, qui à trois kilomètres dressait sa silhouette ruinée en haut d'une colline. L'école était en bas du village, une longue grille qui donnait sur la rue, face à un mauvais chemin qui montait dans la garrigue. L'école maternelle était par-derrière, c'était une construction neuve, claire, avec un préau sur le côté sud. Elle était orientée est ouest, et le matin de mon arrivée, le soleil levant inondait la cour.

Je connaissais deux ou trois des gamins déjà présents. Une femme sans âge m'accueillit, elle était laide, et je me suis recroquevillé, refusant tout contact avec cette parfaite inconnue. Puis l'institutrice est arrivée, elle était jeune, belle, elle me fit penser à un pain au lait parsemé de petits morceaux de sucre. Puis maman est partie, j'ai beaucoup pleuré, car j'étais d'un coup abandonné. La matinée est passée péniblement, malgré la gentillesse de la maîtresse, je restais prostré tandis que les autres enfants jouaient ou faisaient de la peinture. À midi nous sommes allés à la

cantine, je suis resté sur mon banc sans manger ni boire, j'attendais que ma mère vienne me faire mon repas, mais cela n'était pas prévu.

À la mi-septembre il faisait encore très chaud, et en rentrant de la cantine, Malou, c'est ainsi que s'appelait la femme sans âge qui aidait l'institutrice, tira les rideaux de la classe et installa de petits lits de camp pour que nous fissions la sieste. Là c'en fut trop, moi qui pendant la sieste de mes parents passais mon temps dans le verger, sous le soleil écrasant, à grignoter les fruits de la saison, je refusais de dormir, de m'étendre sur ces toiles grinçantes avec des inconnus. Jacques, un garçon que je connaissais bien, essaya de me convaincre, mais je refusais obstinément de m'allonger. Je laissais alors libre cours à ma colère, j'insultais jusqu'à cette petite fille charmante qui s'appelait Nicole, et qui avait des yeux noirs très doux et des lèvres rouges. Puis de rage et de dépit je résolus de déféquer dans mes culottes. Il ne fut pas question que l'on me change ou me nettoie, je suis resté merdeux jusqu'au soir, tassé dans un coin de la cour, sans plus adresser la parole à quiconque. À quatre heures et demie, ma mère me récupéra, et pendant des années, il ne fut plus question d'école.

Maman m'apprit à lire et à écrire, je vivais en toute innocence, loin du monde, isolé dans un océan de bien être, au rythme des saisons interminables, dans cette maison des femmes, où les hommes étaient de passage. J'étais un prince, le premier petit homme, après six générations de femmes. Cependant c'est avec Louis que je restais le plus souvent.

Mon grand-père était né en 1898, d'un père Niçois et d'une mère cavaillonnaise. Son père né Italien, avait été

apprenti ébéniste à Nice avant de faire son Tour de France. Il obtint son brevet de maîtrise chez un patron de Cavaillon, dont il épousa la fille. Son atelier était dans le quartier du Fangas. Il eut d'abord une fille Rose, puis deux fils, Louis et Pierre. Rose avait dix ans lorsque sa mère mourut en mettant Pierre au monde. Ce fut Rose qui éleva ses deux frères. Pierre décéda de la variole en 1908, et en 1914 Louis s'engagea dans la marine. Il passa une longue partie de la Grande Guerre sur le « La Fayette » un navire-hôpital qui croisait entre la Méditerranée et la mer rouge, faisant parfois des missions jusqu'au Siam et en mer de Chine. J'aimais Louis de tout mon cœur, il me racontait ses expéditions maritimes, me parlait des fumeries d'opium, des bordels de Macao, de Monfreid, qu'il avait rencontré à Aden, des boutres qui naviguaient entre l'Afrique et l'Inde, il était intarissable, je faisais chaque nuit des rêves magnifiques.

De retour de guerre, il fut un peu truand, brigandant entre Marseille et Cavaillon dans des combines louches dont il ne me dit jamais rien. Puis il se rangea, et il épousa Paulette. Au début de leur mariage ils habitaient Cavaillon, puis très vite, le besoin d'homme s'était fait sentir au mas, car après le décès de Marquis à cause de la grippe, Eugénie et Emilie avaient du mal à faire tourner rond l'exploitation. Et Louis, à contrecœur devint paysan.

Louis était catholique, seul, il allait à l'église deux fois par an, pour la messe de minuit, et pour les rameaux. Les rameaux c'était vraiment festif, car à Cavaillon la coutume voulait que l'on fasse bénir des fausses branches garnies de fruits confits. On parlait du petit Jésus à Noël, parce qu'on le mettait au milieu de la crèche, que l'on avait mise en place quelques jours plus tôt. J'aimais bien disposer les

santons sur un lit de mousse et décorer d'étoiles le faux ciel de papier. C'était la seule manifestation religieuse qui animait la maisonnée. Et encore, c'était pure tradition, cela relevait davantage du paganisme que du christianisme. Le petit Jésus n'avait pas plus de consistance que le bon-homme Noël. La religion ne faisait pas partie de notre vie.

*Toutes les religions ont une chose en commun. Toutes prônent la soumission comme vertu principale. Soumission au dogme, soumission au clergé, soumission aux autorités morales et matérielles. Rien que pour cela les religions devraient disparaître de la vie des hommes. Il m'est inconcevable de s'en remettre à une croyance pour gérer sa propre existence, Dieu est un concept épouvantable, qui réduit le vivant au seul état d'objet. « Nous sommes les créatures de dieu » aiment à dire les croyants, qu'ils le restent et foutent la paix aux autres.*

*Depuis des millénaires l'humanité croit en des légendes diverses, qui inventent le début du monde et prédisent sa fin. Si longtemps à partager des convictions hétéroclites mais qui toutes ne tendent qu'à l'asservissement, a imprimé dans nos cerveaux le besoin d'accrocher une conviction à notre ignorance. Si bien qu'aujourd'hui, où nous pourrions nous prévaloir d'un matérialisme intelligent, nous entrevoyons la science comme une religion nouvelle qui nous l'espérons avec force lève un peu le voile sur notre propre incompréhension.*

*Lors que voyons-nous, des scientifiques qui élaborent des scénarios et vont ensuite tenter de valider ces théories, souvent aussi fumeuses que les fables anciennes, en élaborant des calculs compliqués qui prouvent de manière incontestable lesdites inventions. Le Big-Bang, ressemble*

*furieusement à la création du monde que la Bible décrit. Certes cela se passe sur des milliards d'années au lieu de sept jours, mais le principe reste identique, un tour de passe-passe et l'univers surgit du néant. Au fond nous cherchons désespérément la lumière à l'extérieur, alors que c'est en nous-même qu'elle se cache.*

*Les hommes ont toujours vécu dans des taudis et construit des temples magnifiques à leurs dieux, nous continuons. Les temples d'aujourd'hui s'appellent ESA, NASA, CERN, et plus généralement LABORATOIRES. J'aimerais tant que les laboratoires ne se consacrent qu'au seul bien être de notre engeance, que tout cet argent gaspillé en de futiles enfantillages, car au fond c'est bien d'un jeu qu'il s'agit, que toute cette manne perdue serve à nous libérer de la misère. Mais ces messieurs et dames vont continuer de jouer, et nous continuerons de patauger dans la merde primordiale. Les anciens rois entretenaient une armée de devins, d'astrologues, d'ingénieurs farfelus, désormais l'état entretient des mathématiciens, des psychologues, des astrophysiciens.*

## VII

Devant l'épicerie, il y avait le fada, il avait pour nom François, mais c'était le fada pour tout le monde. C'était un grand garçon voûté, les yeux rieurs et la lippe pendante. Le clair de son temps était consacré à faire des nœuds avec une longue ficelle. Parfois René, lui demandait d'aider à porter une bouteille de gaz au coffre d'une automobile, il s'exécutait toujours avec diligence, et ramassait au passage une pièce qu'il dépensait aussitôt en bonbons. Je l'ai vu toute mon enfance, il ne vieillissait pas, il était toujours égal à lui-même, plein de bonne humeur. C'était le fils d'un courtier en tomate, qui exerçait son industrie dans une grange qui donnait sur une grande place ombragée de platanes, face au magasin d'alimentation. En réalité son père avait sans cesse l'œil aux aguets et surveillait son rejeton. Un étranger eut pu croire que cet être imparfait était à l'abandon, mais il n'en était rien. Qu'il pleuve ou que le mistral se lève un peu fort, et son père le mettait à l'abri dans la remise. Je devais avoir douze ou treize ans lorsque je n'ai plus vu le fada, il était mort. De faible santé, il avait été emporté par une affection pulmonaire.

*Des François, il y en avait dans tous les villages, ils faisaient partie intégrante de la vie, ils étaient heureux ou malheureux, on ne savait pas vraiment, mais ils existaient au milieu de tous, comme les vieux assis sur le banc, qui devisaient tranquilles du monde qui va. Cela était ainsi de toute éternité, ils ne dérangent personne, ils faisaient partie du pays, ils vivaient comme les autres habitants du village. En général ils mourraient jeunes, car de constitution chétive.*

*Aujourd'hui, grâce aux progrès de la médecine, ils sont bien plus nombreux qu'auparavant, nombre d'entre eux qui mourraient dans les premiers mois de leur vie perdent désormais dans un état souvent proche de la léthargie. On a pris, je ne sais pourquoi, l'habitude de les cacher, on les regroupe dans des centres spécialisés, où ils végètent avec leurs semblables, peut-être parce qu'on a honte d'eux. Cependant nous dépensons des fortunes pour ces rebus, bien plus que pour nos enfants valides. Il y a facilement deux ou trois personnes pour s'occuper d'un groupe de cinq ou six débiles profonds, sans compter tout le personnel administratif qui gravite autour, alors que l'on trouve facilement des classes de quarante élèves dans nos écoles.*

## VIII

La plus grande fierté de mon grand-père était sa fille Hélène. En juin 1940 elle avait cinq ans, lorsque mon père arriva à la ferme, fuyant l'avancée allemande. Partis de Belfort, ils étaient cinq qui roulaient dans une vieille guimbarde depuis deux jours. Des soldats allemands les avaient ravitaillés en carburant vers Besançon, pour qu'ils dégagent la route. Ils n'en revenaient pas d'avoir été précédés dans leur fuite par cette foutue Wehrmacht. Eux qui voulaient en découdre avec les boches, leur premier contact avec l'ennemi avait été un jerrican d'essence. Tout foutait le camp et eux avec. Deux d'entre eux avaient entendu dire qu'un certain De Gaulle avait lancé un appel à la radio, et ils avaient décidé les trois autres à partir pour Londres. Walter, Henri, Aldo, Jacques et Samuel se relayaient pour conduire la Delahaye bringuebalante du père Borel. La route était encombrée, beaucoup de véhicules de toute sorte, un foutoir peu ordinaire. Le matin du deuxième jour ils franchirent la Saône à Chalons, puis ils piquèrent droit sur Lyon. Ils n'étaient jamais allés aussi loin de chez eux. Ils n'avaient pas vingt ans, c'était la guerre, l'aventure commençait. Cet homme qui causait dans le poste depuis l'Angleterre, parlant d'une

bataille perdue, et d'un défi à relever, alors que le maréchal se couchait sous la botte, celui-là les épatait.

Vingt-six ans plus tôt, les pères de Jacques et Henri étaient mobilisés dans le même régiment de zouaves. Ils avaient fait toute la Grande Guerre dans le détroit des Dardanelles. Aldo et Walter étaient arrivés en France en 1923, leurs parents fuyant le régime fasciste de Mussolini. Samuel, juif alsacien était leur pote depuis la communale. Ils avaient résolu de rejoindre le général via Marseille et l'Algérie. La vieille automobile rendit l'âme en Avignon. Là, une antenne de la croix rouge les orienta vers Louis et Paulette, qui accueillaient des réfugiés. Jacques et Samuel repartirent en septembre pour continuer leur périple, Jacques resta à Marseille où il vécut jusqu'à sa mort, Samuel trouva un embarquement pour le Kenya, d'où il rejoignit l'Angleterre. Il s'engagea dans la RAF, et après la guerre il repartit pour Mombassa, et y fonda une famille.

Les trois autres restèrent en Provence. Lorsque Pétain mit en place les chantiers de jeunesse pour remplacer le service militaire, Henri, mon père, fut incorporé à Boulouris, sur la côte d'azur. Pendant presque un an il y arracha des racines de bruyères, puis sachant que des maquis se créaient un peu partout, il déserta le chantier, espérant rallier la résistance. Henri revint donc chez Louis et Paulette, mais il ne put mettre son projet à exécution, il fut rapidement dénoncé par une personne bien sous tous rapports. Arrêté par la gendarmerie, il fut envoyé par le service du travail obligatoire en Allemagne, Aldo et Walter réussirent à passer en Suisse.

Le cinq mai 1945 la onzième division blindée US libérait le camp de Mathausen en Autriche, où mon père venait de passer six longs mois. Depuis novembre 1942 il avait éga-

lement testé l'hospitalité nazie à Neuengamme. Quelque temps plus tard il était recueilli à Paris par sa tante et son oncle, mes grands-parents paternels étant décédés en 1944. Désormais seul, il résolut de retourner en Provence, où il avait décidé de faire sa vie.

Très jeune, j'ai compris que le bien et le mal coexistaient, que le noir et le blanc n'étaient en réalité que du gris plus ou moins clair ou foncé.

Il venait parfois à la maison un allemand, il s'appelait Hans, il avait sauvé mon père juste avant la libération du camp. Il l'avait sorti de la fosse commune où il allait être enseveli encore vivant, victime d'une épidémie de typhus. Cet homme charmant, avec sa petite femme adorable, conduisait une Mercedes immatriculée corps diplomatique, il était attaché d'ambassade à Paris et faisait une carrière des plus brillante. Il s'était engagé dans la SS en 1938, avait probablement servi avec zèle le Troisième Reich, et avait « sauvé son juif » juste avant l'hallali. Comme des centaines de ses coreligionnaires, il avait évité les procès de Nuremberg, et s'était refait une santé morale, dans le bordel d'après-guerre.

Je n'ai pas été élevé dans la haine du boche, ni d'aucune autre sorte de rejet, pour mon père tous les hommes se valaient, les circonstances de la vie et une inclination à la nonchalance ou à l'action, les entraînaient soit dans un cercle vicieux soit dans un cercle vertueux. Et encore la vertu ne se révèle pas sans un peu de vice et le vice n'est jamais total, il subsiste toujours un peu de lumière, même au plus profond des ténèbres. Finalement, ces années de déportation n'avaient pas anéanti l'homme qu'était mon père, s'il était revenu cassé, usé, perclus de douleurs et envahi de cauchemars récurrents, il avait malgré tout re-

pris le cours de sa vie, épousé ma mère, et engendré un fils.

Les relations avec mon père ont toujours été conflictuelles, je ne parvenais pas à aimer cet homme, il avait des crises de fureur, où je faisais sans exception les frais de sa colère. Pendant les accès de rage de mon paternel, maman restait en retrait, elle attendait que la crise passe et me consolait ensuite du mieux qu'elle pouvait. La fureur de mon père ne durait pas, et retombait aussi vite qu'elle était venue, sans raison apparente. Il redevenait calme et semblait avoir oublié son ire comme par enchantement. Cela me taraudait la conscience, j'imaginai une malversation de ma part, mais n'en voyant pas je restais dans une torpeur qui ne me quittait plus durant plusieurs jours.

Étant né juste avant l'Europe, et élevé dans l'espoir qu'aucune nouvelle guerre ne déchirerait plus nos nations, je voyais dans la construction de cette nouvelle entité, une fraternité entre les peuples, et les figures emblématiques de Konrad Adenauer et Charles De Gaulle me laissait espérer une future nation du type États-Unis d'Europe. Pour moi l'avenir était en marche et au loin j'entrevois une terre sans conflits où le seul leitmotiv serait que chacun travaille au bonheur de tous les autres. Les enfants sont naïfs.

*Lors, au lieu de cela, l'Europe n'a cessé de s'agrandir, sans discernement, juste pour satisfaire la volonté des grandes entreprises, en un clin d'œil nous sommes passés de 9 à 25, sans laisser le temps aux peuples de s'intégrer les uns aux autres.*

*Le rêve a passé avec une fulgurance remarquable, passant de la communauté du charbon et de l'acier, au traité scé-*

*lérat de Maastricht, confortant officiellement l'Europe de l'argent et du Business.*

*Depuis le milieu des années cinquante, une tentative d'unifier et de rendre cohérentes les diverses taxes à la consommation, locales et nationales, s'est progressivement mise en place sous l'appellation de TVA. Cette taxe fut adoptée par l'ensemble des pays membres et fut ressentie comme un impôt européen. Globalement le revenu des ménages s'est vu amputé d'environ 18%, mais nous étions dans ce qu'il est convenu d'appeler les trente glorieuses, ce qui facilita sa mise en place.*

*Désormais le Royaume Uni fait cavalier seul, ou bien il est en passe de devenir le 51e état des USA, les groupes d'extrême droite européens, distillent une réprobation constante de l'union Européenne, et chaque pays membre déplore tour à tour telle ou telle décision de la commission qui va à l'encontre de ses intérêts propres.*

*La mise en place d'une constitution européenne aurait été un pas décisif vers un avenir commun, mais tous les partis de chaque pays étaient résolument contre. Elle aurait pourtant permis à terme l'affaiblissement de la commission au profit du parlement, qui jusqu'à présent fait figure de chambre d'entérinement des décisions de la commission.*

*Pourtant, la base, plus exactement les citoyens qui composent cette nébuleuse européenne, sont convaincus de la nécessité d'une union forte et d'une harmonisation des conditions de vie, et ils pensent que la monnaie unique et la suppression des frontières sont des choses formidables. Ne laissons pas nos gouvernants se complaire au service des détenteurs réels du pouvoir, remettons au premier plan la raison politique, le bonheur de tout un chacun et*

*bannissons par nos votes la prévarication des détenteurs de l'argent. Sinon nous serons à tout jamais les moutons de Panurge et nous suivrons le troupeau jusqu'au gouffre, redevenant les cerfs que nous fûmes si longtemps.*

*L'histoire est courte, germinal n'est pas loin, quatre ou cinq générations seulement nous séparent de la descente à la mine des enfants de six ou huit ans. Et ceux-là mêmes qui les y envoyaient ne pensent qu'à retourner en arrière.*

## IX

Je savais bien qu'il se tramait quelque chose, maman m'avait fait coller une oreille sur son ventre en me disant qu'à l'intérieur il y avait un petit frère ou une petite sœur, mais je n'en avais pas vraiment saisi le sens. Je n'imaginai pas partager mon espace avec un autre enfant, j'étais un prince en son royaume, et il ne pouvait en être autrement.

Un matin de juin, je me suis réveillé seul dans la maison, nous habitions un appartement séparé par une remise de la partie du mas qu'occupaient mes grands-parents.

Je courrais chez eux et là mon grand-père me dit qu'il y avait une surprise pour moi à Cavaillon. Paulette me fit un petit-déjeuner, et ensuite nous partîmes Louis et moi pour la ville. Il pleuvait, et la vieille Peugeot 201 camionnette ayant depuis des lustres les essuie-glaces en panne, je devais actionner la manette à la main pendant que le grand-père conduisait.

Nous arrivâmes à la clinique du docteur papillon (je l'appelais comme cela à cause de son éternel nœud papillon), dans le milieu de la matinée. Nous montâmes, au second étage, et là dans une chambre je trouvais mon père et ma mère qui tenait contre son sein une petite chose rou-

gaude, avec un nez minuscule les yeux clos et de petites mèches brunes colées sur le crâne.

Notre médecin de famille était le docteur Georges Pernette. C'était un petit homme jovial, grassouillet, l'œil malicieux, et d'un abord sympathique. Il avait en permanence une gauloise enfichée au bout d'un porte-cigarettes en bakélite noire cerclée d'argent, des lunettes d'écailles et un béret. Il habitait Oppède et il faisait sa tournée souvent accompagné de son épouse, une Monégasque, elle aussi grande fumeuse mais de gitanes et sans porte-cigarettes. Elle s'installait sur le siège avant droit de la voiture anglaise que conduisait Georges, une vieille Austin carrossée de bois vernis. Elle descendait rarement de l'auto, tricotant ou lisant tranquillement en attendant son bonhomme de docteur. Le docteur Pernette appelait tous les garçons Albert et toutes les filles Caroline, allait savoir pourquoi. Il sentait le tabac froid mélangé d'un vague parfum de lavande. J'aimais bien le docteur, et je pensais alors que les médecins n'étaient jamais malades, ce qui me donnait en lui une confiance totale. Le Docteur venait souvent à la maison, car peu après la naissance de ma sœur, maman était tombée malade. J'en ai toujours voulu à ma sœur, responsable pour moi des absences répétées de maman. Puis j'ai grandi, un jour le docteur Pernette est décédé, il n'était pas très vieux, mais la vie avait eu raison de lui.

Ma grand-mère, me montra sur le Provençal, un avis de décès peu ordinaire, il disait que notre frère G. P., trois points en triangle, trente-troisième, trois petits points en triangle, avait rejoint le grand architecte de l'univers. Paulette m'expliqua que ce bon docteur, était Franc-maçon. Qu'il avait vécu selon les principes de la maçonnerie, qui sont l'essence même des principes républicains.

Sur le moment, je n'ai pas prêté plus attention que ça à cette histoire. Mais le temps passant et traversant comme chaque adolescent une crise mystique, je me suis intéressé de plus près, à la maçonnerie. Cela est facile, la littérature sur ce sujet est abondante. Je fus vraiment intrigué par un livre sur la maçonnerie au XVIIIe siècle. Mais à seize ans le mysticisme est une chose et les hormones en sont une autre, et j'oubliais bien vite les francs-maçons pour devenir un amoureux chronique.

Bien des années plus tard, lorsque j'eus femme et enfants, cela revint à ma mémoire, j'avais tenté de militer dans diverses activités, mais je n'y avais pas trouvé mon compte. Je relis quelques ouvrages et je décidais alors d'écrire au Grand Orient de France, qui semblait correspondre à ma sensibilité.

Une semaine ou deux plus tard, je reçus une réponse, m'indiquant qu'il existait une loge, près de mon domicile, et l'adresse d'un homme auquel je devais écrire pour confirmer ma demande, qui n'était pas habituelle, le recrutement au sein de la maçonnerie se faisant presque exclusivement par cooptation. J'obtins donc un rendez-vous avec cet homme, un ancien militaire, vivant avec son épouse dans une grande maison au milieu d'une forêt de pins. J'appris plus tard, que n'ayant eux-mêmes pas eu d'enfants, ils avaient accueilli plusieurs enfants de l'assistance publique, qu'ils avaient par la suite tous adoptés. Ce Monsieur, m'expliqua, que la Franc-maçonnerie n'était ni une religion, ni un parti politique, mais une association qui défendait un certain nombre de principes, et que plus particulièrement le Grand Orient était fortement attaché aux valeurs républicaines, et luttait contre toute sorte de fascisme. Nous parlâmes près de deux heures du-

rant, puis il me dit que si cela me tentait toujours de les rejoindre, il me laissait une semaine de réflexion supplémentaire, après quoi si ma décision était positive, j'aurai successivement la visite à mon domicile de trois enquêteurs. Leurs rapports auprès des membres de la loge locale, seraient soumis à un vote, qui déterminerait de mon admission ou pas.

Je fus donc initié à la maçonnerie spéculative un vendredi soir de novembre 1987, environ six mois après que j'avais envoyé ma lettre au Grand Orient de France. J'avais alors trente-trois ans et cette soirée reste inoubliable. Je fus enfermé dans un cabinet souterrain, éclairé d'une faible bougie. Là sur une petite table étaient disposés un crâne, une bouteille de vitriol et diverses babioles macabres, je devais écrire un testament dit philosophique, et m'apprêter à mourir pour renaître symboliquement.

Je fus tiré de ma torpeur, on me banda les yeux, me cagoula, et je montai des escaliers, pour me sentir enfin amené au centre d'une pièce, où je sentis la présence silencieuse d'inconnus. On me pressa de questions auxquelles j'avais pour partie déjà répondu dans les divers entretiens que j'avais eus. On me bouscula, me malmena. Dans un brouhaha soudain, j'entendis cliqueter des objets métalliques, la musique de Mozart retentissait, je me sentais saoul. Quelqu'un me demanda si j'étais prêt à recevoir la lumière, je répondis oui. On me débarrassa de tout ce qui entravait ma vue, et je me retrouvais ébloui face à une troupe d'homme brandissant vers moi leurs épées. Je jurais de ne jamais dévoiler ce que je verrai ou entendrai au sein de cette assemblée, puis on me fit boire un breuvage doux et ensuite une boisson amère, m'expliquant que si je trahissais je devrais boire à nouveau de cette coupe

d'amertume. Puis on me désigna une chaise près de la porte.

Je ne trahis pas ici mes frères maçons, ce que je raconte, n'importe quel curieux peut le trouver dans une littérature pléthorique et sans grand intérêt. En fait le vrai secret de la Franc Maçonnerie est l'absence de secret. Sa puissance réside en ce que l'on y vit, toutes les explications ne servent de rien, tant que l'on n'a pas soi-même vécu cette expérience de l'intérieur. Le principe de la maçonnerie c'est le dialogue, un dialogue codifié, réglementé par une constitution. La loge est un rectangle, on y accède en passant à travers deux colonnes. La colonne du nord à droite de la porte d'entrée, la colonne du sud à gauche. Les deux sont garnies de sièges et se font face. Il existe trois grades, apprenti, compagnon et maître. Les apprentis sont assis sur la colonne du nord et n'ont pas droit de prendre parole pendant un an. Les compagnons, s'assoient sur la colonne du sud. Quant aux maîtres ils prennent place où bon leur semble. Au fond de la salle, surélevé d'une ou plusieurs marches se trouve l'orient, y siègent trois personnes, le vénérable au centre qui dirige les débats, à sa droite le secrétaire qui enregistre les interventions de chaque frère, à sa gauche l'orateur, il est le gardien de la constitution et veille à la bonne marche des réunions. Au bout de chacune des colonnes sont deux personnes avec petit bureau, ce sont les surveillants, celui de la colonne du nord est chargé de l'enseignement des apprentis, celui de la colonne du sud des compagnons. Chacun d'eux se charge également de demander au vénérable la parole pour tel frère qui la demande. Chaque tenue, c'est ainsi que l'on nomme les réunions, se déroule de façon immuable, le secrétaire fait le compte rendu de la précédente et les

frères votent pour en accepter la relation. Puis l'ordre du jour appelle une planche de symbolisme, la planche étant le travail qu'a réalisé un frère sur un sujet, là il s'agira de donner un avis sur l'interprétation d'un symbole maçonnique, par exemple le port du tablier que chacun porte autour de la taille. Ensuite une autre planche traitera d'un problème d'intérêt général. Les discussions sur la politique politicienne, où sur l'exercice d'une religion sont prosrites. Mais cela n'exclut en rien de débattre sur les choses publiques, ainsi on aura des controverses sur l'euthanasie, l'organisation de la Sécurité sociale, la sécurité routière, la représentativité des opinions dans les instances publiques, autant de sujets qui sont ou non d'actualité. Toutes les charges sont électives et renouvelées tous les trois ans. Tous les ans un convent à lieu où chaque loge envoie un délégué, pour rendre compte des conclusions sur un des trois sujets débattus communément par toutes les loges.

Le principe fondamental de la maçonnerie reste la laïcité, grâce à elle se retrouvent ensemble pour parler de tous les sujets imaginables, catholiques, athées, agnostiques, protestants, musulmans, juifs qui peuvent être aussi bien artisans, enseignants, paysans, fonctionnaires, militaires, comptables, ou représentants, qui seront sur l'échiquier politique aussi bien de droite que de gauche. C'est se mélange qui fait la richesse de la maçonnerie, et nulle autre organisation humaine n'est plus égalitaire.

Dès lors que l'on est compagnon on peut participer aux débats, pour cela on demande en levant la main la parole à son surveillant, celui-ci transmet au vénérable qui accède à cette demande. Lorsqu'un frère prend la parole tout le monde se tait et l'écoute, il garde la parole autant qu'il le désire, exprime son opinion du mieux qu'il peut, debout

en faisant face à l'orient. Un frère ne peut avoir la parole qu'une seule fois sur un même sujet.

Cette pratique contraignante permet réellement à tous les membres de s'exprimer, et évite les interventions redondantes.

J'ai pendant dix ans fréquenté assidûment ma loge, chaque premier lundi et quatrième vendredi du mois, cela a été parmi les années les plus heureuses et les plus profitables de ma vie. J'y ai appris à structurer ma pensée, à me respecter en me disciplinant, à respecter mes contemporains, à devenir tolérant. Je n'ai pas atteint la sagesse, car c'est un leurre, mais j'ai banni le racisme, la xénophobie, et j'ai appliqué dans ma vie de tous les jours aussi bien privée que professionnelle les préceptes maçonniques. J'ai appris la concision, également en parole qu'en écrit, et à ne pas parler pour ne rien dire.

*Ces dix années, pour constructives qu'elles furent, n'ont pas été toujours idylliques. Il en va de la Franc-maçonnerie comme de toutes les associations humaines. Les relations excellentes au demeurant entre les membres d'une même loge, se pourrissent par l'existence de fraternelles, genre de sous loges où se regroupent par intérêt, des personnes ayant en commun une activité. Ainsi existent la fraternelle du bâtiment où se retrouvent architectes, entrepreneurs du BTP, et autres artisans qui gravitent autour ; la fraternelle des enseignants ; fraternelles des gens de santé où nous trouvons des infirmiers, des médecins, des visiteurs médicaux, des représentants de fabricants de matériel médical etc. Ce sont ces dérives qui font passer dans le public non avertit l'idée d'une organisation particulière où l'entraide originelle se transforme*

*en mafia douteuse. Bien sûr il s'agit d'une exagération, ces fraternelles ne sont pas des endroits où le business est roi, tant s'en faut, mais cela est suffisamment important pour que des personnes sensibles à l'équilibre général et à la justice intrinsèque à la maçonnerie comme je l'étais moi-même s'en éloigne.*

*Je voudrais en finir avec ce sacro-saint humanisme, si cher à la franc-maçonnerie, qui met l'homme au centre de toutes les préoccupations, qu'il soit bon, mauvais, noir, blanc qu'importe. Depuis la Grèce antique et surtout depuis la renaissance, l'anthropocentrisme régit toutes les philosophies. L'homme étant le prédateur absolu, il règne sur le monde animal, et végétal, il domine le minéral, il maîtrise la sidérurgie, il semble que rien ne lui résiste, pourtant il peut se retrouver défait par l'infiniment petit. La peste, le choléra, le sida, le virus Ébola, et tant d'autres qui suffisent à le mettre en péril.*

*Mais rien n'entame jamais son moral, il a raison sur tout et a raison de tout. La vérité lui appartient et lui incombe, que ce fût autrefois par dogme religieux ou aujourd'hui par dogme scientifique et tous les dogmes sont réducteurs. L'homme n'est pas mieux fini ni mieux conçu que le reste du vivant, il n'est qu'une part de ce vivant, une infime partie du devenir perpétuel. Réduire le monde à une création divine, ou à un big-bang me semble une aberration, inventer des sornettes ou des théories fumeuses pour vouloir tout expliciter est d'une prétention qui ne peut qu'être humaniste. Les animaux, les plantes ont peut-être également une pensée, ou quelque chose qui s'en approche, qu'en savons-nous. En tout cas ils ont indiscutablement une perception de la réalité du monde. Ils réagissent aux*

*stimuli de la nature, le vent, la pluie, le soleil les font frémir, et le plus souvent les hommes leur font peur.*

## X

Enfants, à la communale, le samedi après-midi était consacré à diverses activités, travaux manuels, préparation du spectacle de Noël, promenades dans la garrigue, et assez souvent, pendant que les filles étaient occupées par je ne sais plus quelle activité, nous avions droit au stade, et c'était football pour tous les garçons. Je ne sais pas si notre instituteur avait une passion particulière pour ce sport, ou bien s'il profitait du seul équipement sportif de la commune pour nous faire nous activer physiquement.

Toujours est-il, que je redoutais ces samedis-là, car cette égrégore souvent violente débouchait inmanquablement sur les hourras de l'équipe gagnante et les lamentations des perdants. Pleurnicheries qui s'accompagnaient inévitablement d'invectives fortement désagréables envers ceux par qui la défaite était forcément advenue. Notre maître d'école, qui savait mon aversion pour ce jeu de ballon, me laissait tranquille, et je passais la plupart du temps que les autres enfants jouaient, à lire dans un coin ombragé.

Au collège les choses furent bien différentes, et mes performances sportives étant pour le moins médiocre, je passais auprès des autres pour un incorrigible perdant.

Jusqu'à l'âge de douze ou treize ans j'étais relativement chétif et j'en jouais auprès de mes camarades de classe, les laissant me prendre pour ce à quoi je ressemblais. En réalité, mon apparence physique était tout à fait trompeuse, je courrais les collines avec mes copains, escaladant des rochers, grim pant aux arbres les plus hauts, avec une agilité de singe. Je haïssais les règles de tous les sports d'équipes, la promiscuité me faisait horreur. Mes professeurs de gymnastique, c'est comme cela qu'on les nommait à l'époque, étaient la plupart du temps furieux contre moi, ou pour le moins me méprisaient ouvertement, ce qui rejaillissait sur mon image auprès des filles, qui aimaient bien les garçons sportifs et bien bâtis.

Finalement j'avais trouvé dans l'athlétisme une activité qui me convenait parfaitement. Je n'avais de compte à rendre qu'à moi-même, et je me fichais des appréciations de mes maîtres n'étant occupé qu'à parfaire mes performances propres sans me soucier du reste.

*Un esprit sain dans un corps sain. Que nous dit ce bel adage, que l'exercice physique est bon pour la santé et ne nuit nullement au développement de l'esprit. Sans être philosophe, nous pouvons tous constater que c'est une vérité. Qui n'a pas éprouvé un certain plaisir, à la suite d'une fatigue, d'un effort fournit sans contrainte, dans le seul but de faire quelque chose qui met en œuvre sa musculature, bêcher son jardin, courir dans la campagne, escalader un rocher, nager jusqu'à plus soif dans une mer calme et chaude, etc.... Et puis se détendre en lisant un livre, ou en allant au cinéma.*

*Le sport, c'est autre chose, il met en œuvre des règles, plus ou moins strictes, il peut être individuel ou*

*collectif. Dans tous les cas de figure il met en exergue la compétition. Dans le cas d'un sport collectif, il y a une double compétition, à l'intérieur de l'équipe, et avec l'équipe adverse. La compétition est une forme de l'esprit humain qui tend à démontrer une différence entre les individus, celui qui court le plus vite, celui qui saute le plus haut. L'équipe qui a gagné le plus de matches, celle qui a marqué le plus de buts.*

*Cet esprit de compétition est intrinsèque à notre société. Il faut être le meilleur à l'école, le meilleur au travail, car le meilleur a plus de chances de gagner davantage d'argent, et donc d'obtenir un meilleur niveau de vie. Si l'on fait une comparaison avec la société primitive, celui qui était meilleur à la chasse, avait plus de chance d'obtenir une femelle. Donc on peut en déduire que notre société est toujours primitive, puisque l'homme nanti aura plus de chance de se marier et d'avoir des enfants, que le pauvre, qui traîne la savate dans un dénuement total.*

*Notre monde moderne, n'a de modernité que dans l'apparence des choses, nous avons un meilleur confort, nous pouvons lire, regarder la télé, se déplacer rapidement d'un endroit à un autre, nous vêtir avec élégance, nous chauffer correctement l'hiver, nourrir décentement nos enfants, mais cela uniquement dans une partie de la planète et un assez faible pourcentage d'humains, ailleurs, la précarité demeure ce qu'elle était aux temps primordiaux.*

*Mais cela ne nous émeut que très peu, car cet esprit de compétition avec lequel nous sommes élevés, justifie de telles différences. Si les Africains ne sont pas mieux lotis, c'est que quelque part ils n'ont pas gagné dans la grande compétition mondiale.*

*Alors on peut s'accommoder de cet état de fait, et vivre tranquillement, dans son petit confort personnel, en se dédouanant de temps en temps par un don à une société caritative, emmener ses enfants au foot, ou au judo, ou la danse, aller voir jouer les Bleus, jouir lorsqu'ils gagnent et pleurer quand ils perdent. C'est somme toute une bonne vie, bien remplie.*

*Sinon, on peut s'insurger contre ces inégalités, regretter sincèrement l'exploitation du quart et du tiers-monde, militer dans des associations d'aide aux démunis, etc....*

*Mais à ce moment-là, lorsque la honte est sur nous de voir tous ces pauvres gens souffrir de la guerre ou de la faim organisée par quelque despote, il faut également prendre conscience qu'il est nécessaire de bannir de nos vies cet ineffable désir de compétition, car c'est lui qui maintient par sa volonté de ségrégation, des différences inacceptables.*

*Pierre de Coubertin était d'une hypocrisie remarquable, lorsqu'à propos des jeux olympiques il déclarait : L'important n'est pas de gagner mais de participer. Participer à la compétition c'est reconnaître celle-ci comme nécessaire. Tous les régimes qu'ils soient totalitaires comme l'était l'URSS (comme support de la propagande) ou mercantiles à l'extrême comme le sont les USA (comme support du commerce), entretiennent la compétition avec force, et vont même jusqu'à héroïser les sportifs les plus doués, et comme on dit vulgairement les couvrir d'or et de lauriers.*

*Désormais, nous savons que cette pratique est communément admise par l'opinion publique, à peu près partout dans le monde. Si l'on s'offusque parfois des sa-*

*lares astronomiques de quelques footballeurs, ou autre joueurs de tennis, la plupart de nos compatriotes ne rêvent que de cela pour leurs sportifs en herbe.*

*Changer la société, la rendre plus juste, vouloir un partage plus équitable des richesses de notre terre, implique un changement total, dans notre relation au sport. Il est absolument indispensable pour avancer sur un chemin d'équité, de bannir à tout jamais cet esprit de compétition, de ne plus pratiquer de sport, mais seulement de concevoir que l'exercice physique est bon et utile et qu'il n'est d'aucune importance de savoir que Ken court plus vite que Barbie.*

*Former des citoyens capables d'exercer leur libre arbitre sans qu'interfère dans leurs pensées la possibilité d'être plus fort que d'autres ou de pouvoir exercer un ascendant sur les plus faibles, c'est ce vers quoi nous devons tendre, pour créer un monde juste.*

*Voici en exemple ce qui m'est arrivé dans ma vingtième année. J'étais animateur d'un club de canoë-kayak, j'avais la responsabilité d'une douzaine d'enfants de 8 à 15 ans. Je mettais un point d'honneur à leur faire découvrir les beautés et les dangers de la rivière, la splendeur de la nature, dans laquelle nous évoluions. Je me suis fait sortir du club et remplacé par un autre moniteur, car les parents voulaient absolument que leurs enfants fassent de la compétition et je m'y refusais. Je vous garantis, que les enfants s'en foutaient totalement, et qu'ils étaient aux anges, de descendre une rivière, sans autre raison que prendre du plaisir à l'effort et à la vue des paysages traversés.*

*Peut-on se proclamer comme étant de gauche, pour le partage, pour l'autodétermination des peuples,*

*pour l'égalité et la fraternité, en encourageant les générations nouvelles à la compétition, en entretenant un esprit contraire au développement harmonieux des individus. Peut-on être de gauche et aimer le foot ?*

*Certains rétorqueront que le foot ou le rugby, et d'autres sports collectifs du même genre ne sont que d'aimables jeux de balle, qui n'ont d'autre but que de distraire, ceux qui y jouent et ceux qui les regardent jouer.*

*Mais alors pourquoi autant d'empressement à construire des stades immenses, aux frais de la collectivité tout entière, pourquoi dépenser des fortunes colossales à la retransmission de jeux anodins.*

*Croyez-vous réellement qu'il n'y ait derrière tout ce business aucune volonté politique, aucune volonté de maintenir ce désir de compétition afin de justifier la pérennité d'une situation qui arrange la volonté de quelques-uns de maintenir l'ensemble des peuples dans la concurrence.*

*Autant les peuples sont dans un état de concurrence, autant l'égoïsme perdure. Cette situation, comparable à une religion, permet un contrôle des masses, entretenant l'illusion d'obtenir une vie meilleure, par la seule volonté individuelle. Diviser pour régner est un dicton qui prend là toute sa signification. La compétition, n'est rien moins qu'une ségrégation qui ne dit pas son nom. Son esprit essaimé dans les consciences, justifie les différences, de la même manière que l'abnégation prônée par l'ensemble des religions, et cela dès la petite enfance.*

*Il est donc très difficile de faire admettre que l'esprit de compétition est contraire à un développement harmonieux de la société humaine. D'autant que l'on ne donne comme exemple que des joueurs sortis de l'ornière*

*des plus basses classes de la société, en en faisant des icônes de la réussite.*

*Ce qui est vrai dans le domaine sportif l'est également dans le mercantilisme ordinaire, un Marc Zuckerberg, ne doit sa réussite financière qu'au seul fait que son travail tombait à point nommé, pour calmer les esprits chagrins par la disparition d'une presse indépendante. On a fait des réseaux sociaux de l'internet, l'exutoire des polémistes. La diffusion de ses réseaux s'est faite avec le plein accord des détenteurs du pouvoir, qui y ont vu à juste titre une soupape de sécurité. Et ont par la même occasion promue la montagne de sucre en héros moderne.*

*En effet, l'impact réel de groupe de discussion, même les plus pertinents, est dérisoire par comparaison aux innombrables internautes qui ne parlent que du chien-chien à sa mère. Donc un texte comme celui-ci, ne touchera finalement que quelques personnes déjà en grande partie convaincu de ce qui y est développé. Et par voie de conséquence, il ne sera d'aucun danger pour les détenteurs du marché.*

## XI

Aller à l'école n'a jamais été ma tasse de thé. Après des débuts chaotiques, je suis donc entré au cours préparatoire. Ce n'était pas l'école en elle-même que je détestais, mais cette proximité des autres enfants. Habitué à vivre seul, cette communauté soudaine me gênait. Il a fallu quelques mois pour m'adapter, ensuite les choses se sont arrangées. L'institutrice m'était sympathique. Je savais déjà lire et écrire, ma mère s'était chargée de cet apprentissage, et je passais donc mes premiers mois de scolarité aux activités annexes, confection d'un petit journal de classe, peinture, dessin et autres, pendant que mes camarades ânonnaient leur premières phrases. N'étant ni plus ni moins doué que les autres enfants, une fois passé le cours préparatoire ma scolarité fut des plus ordinaires. J'étais dans l'ensemble plutôt bon élève. D'un naturel curieux j'apprenais sans difficulté et avec plaisir. Malgré cela, chaque matin était une souffrance, l'idée même de la classe qui allait débiter me tordait le ventre. Cela ne m'a vraiment quitté qu'au lycée.

Nous apprenions l'arithmétique, la géographie, l'histoire, l'orthographe, avec laquelle j'ai toujours des difficultés, la grammaire, les conjugaisons, les sciences naturelles, enfin tout ce qu'il faut pour faire un bon petit

français moyen. Chaque matin nous avions droit à un cours de morale, l'instituteur vérifiait la propreté de nos mains, tout se passait dans une relative quiétude.

L'histoire était certes succincte mais elle suivait scrupuleusement la chronologie des événements. J'aimais beaucoup les leçons d'histoire, et celles de géographie, où le maître accrochait au tableau de grandes cartes. Et là je rêvais, les golfes avaient pour moi une aura toute particulière, même encore aujourd'hui, plus de cinquante ans plus tard, je me revois dans la classe, imaginant le golfe du Lion, le golfe de Gascogne et surtout le golfe du Tonkin qui faisait écho aux anecdotes de mon grand-père. Je m'imaginai creusant le canal de Suez, ou voguant sur la mer rouge, une mer rouge c'était vraiment merveilleux.

A cette époque la France avait encore des colonies, alors on nous montrait des images de nègres, comme sur les boîtes de Banania. On nous expliquait la conquête de l'Algérie, et comment le général Bugeot avait vaincu la Smala d'Abel Kader.

Nous imaginions Tahiti, comme une grande plage couverte de cocotiers, les grandes plantations d'hévéas en Indochine. Nous ne savions pas que là-bas les guerres faisaient rage.

L'école était obligatoire, gratuite et laïque jusqu'à quatorze ans. Si on obtenait le certificat d'étude primaire, on pouvait s'engager dans la Marine Nationale, et incorporer l'école des mousses. Pourtant la majorité n'était qu'à vingt et un ans.

On nous apprenait également que n'importe quel citoyen pouvait inventer une loi, et aller voir son député pour la faire adopter. On nous disait aussi que pour être élu, il fallait avoir un casier judiciaire vierge, que les révolutions

successives avaient donné le droit de vote et qu'ainsi, nous pouvions choisir ceux qui nous gouvernaient, et que cela s'appelait la démocratie ; que c'était un mot grec qui voulait dire le gouvernement du peuple par le peuple lui-même. Nous étions très fiers d'être des petits français, nous chantions la Marseillaise et le chant des partisans. Nous vivions dans le pays qui avait inventé la république et qui coupait la tête des tyrans, c'était magnifique.

A onze ans, certains, les meilleurs élèves pouvaient entrer en sixième, au collège, les autres, la majorité allaient encore à l'école deux ou trois ans, jusqu'au fameux certificat d'étude primaire. Celui-ci pouvait donner l'accès au fonctionnariat, chose dont chaque parent rêvait « Ha ! Si mon petit pouvait entrer à la poste, il aurait une bonne retraite ». La plupart des jeunes, au sortir de la communale, et de la classe de fin d'étude, entraient en apprentissage, chez un patron. Je suis entré au collège, à Cavaillon.

Par la suite, la maladie de ma mère, la violence de mon père, une intégration douloureuse au rythme du collège, m'ont fait basculer dans ce qu'il est convenu d'appeler l'échec scolaire. Après deux cinquièmes dans des établissements différents et une fugue à douze ans, j'ai intégré un collège d'enseignement technique. Contre ma volonté qui était d'entrer en apprentissage dans une pâtisserie, je me suis retrouvé à faire de la mécanique. Bon an mal an, ce passage m'a permis de retrouver une voie plus intéressante en retrouvant le cycle normal du lycée. Puis, comme tout un chacun, j'ai fait ma vie. Qui comme le dit si bien Albert Camus fut la somme de tous mes choix.

*L'éducation relève exclusivement du domaine familial, sauf lorsque celui-ci fait défaut. Il est alors néces-*

*saire de subvenir aux besoins éducatifs par d'autres moyens. Cette éducation a pour but de donner aux enfants l'aptitude de vivre en société, selon les codes établis par celle-ci. Quelles que soient ces règles, nous attendons des enfants qu'ils deviennent des adultes les respectant.*

*L'enseignement, lui, peut se faire de plusieurs façons.*

*Par la famille, comme c'est le cas parfois chez certains, soit par choix politique soit par refus de la promiscuité d'autres enfants, ou encore pour des raisons religieuses et parfois de santé.*

*Il peut également être confié à des organismes privés, payants, confessionnels ou pas. Ce choix est élitiste, excluant pour des raisons pécuniaires la plupart des familles à revenu modeste. C'est le cas dans de nombreux pays, et nous connaissons tous les résultats d'une telle politique. L'élite se substitue sans cesse à elle-même, et il n'y a aucun moyen pour les personnes pauvres d'accéder à un enseignement digne de ce nom, si ce n'est par quelques bourses d'étude, distribuées avec parcimonie, et qui relèvent plus de la charité que d'une volonté d'intégration.*

*L'état peut pareillement prendre en charge l'enseignement. C'est le cas chez nous depuis la troisième république. Il s'agit alors d'une œuvre solidaire, puisque c'est l'impôt qui finance l'école. Cela paraît être le plus juste des systèmes, cependant ils se trouvent de nombreuses inégalités dans la qualité de diffusion du savoir, quelquefois pour des raisons géographiques, mais le plus souvent pour des raisons politiques. Les enfants de grands bourgeois, ou de certains commis de l'état auront plus de chances que les autres d'intégrer des lycées prestigieux.*

*Nous vivons dans un pays qui associe les trois façons d'enseigner, cela avec plus ou moins de bonheur et de heurts. Pour calmer les esprits chagrins qui ne manquent jamais de s'exprimer, l'état, passe le plus clair de son temps à élaborer des réformes destinées, en principe, à améliorer les conditions matérielles et morales de l'enseignement.*

*L'enseignement est la manière dont on inculque le savoir aux écoliers, puis aux collégiens, aux lycéens, et enfin aux étudiants adultes. Pour que la société dans laquelle nous vivons fonctionne, il faut que ceux qui ont reçu une instruction, et qui sont donc détenteurs d'un savoir, puissent s'imbriquer, trouver une place au sein du groupe des adultes en adéquation avec les compétences qu'ils ont acquises. Ceci pour la théorie.*

*Mais quel est le but réel de l'enseignement.*

*Dans l'idéal républicain légué par nos illustres prédécesseurs, ou comme le rêvait Victor Hugo, l'enseignement devait former des citoyens capables d'user de leur libre arbitre, pour faire des choix réfléchis dans leur vie. D'étudier, ou de devenir apprenti, pour maîtriser un métier, capable de le nourrir lui et sa famille.*

*En réalité, le système de l'enseignement, (je me refuse obstinément à parler de système éducatif, qui n'est pas du ressort de l'état) a pour but unique de fournir des femmes et des hommes, exécutant certaines tâches, dont la société marchande a besoin. Il faut donc qu'ils soient dociles, et qu'ils ne sachent que ce qui leur est nécessaire, pour les accomplir.*

*C'est ainsi que nous observons depuis plusieurs décennies, un appauvrissement régulier de l'enseignement des matières dites de connaissances générales, telles que*

*l'histoire, la géographie, la littérature, la philosophie, le latin, le grec ancien, la musique ou les arts plastiques, au profit des matières techniques : mathématiques, physique, chimie, sciences naturelles. D'une manière générale, l'enseignement occulte la réflexion et favorise l'action.*

*De plus l'imposition progressive de l'anglais comme langue de communication internationale, va au détriment des échanges culturels, pollue fortement le langage propre à chaque pays, et est le vecteur d'un modèle unique et simpliste.*

*La mise en place de BAC spécialisés, va dans ce sens, l'état se substituant dans ce cas à l'entreprise, qui auparavant se chargeait de l'instruction technique et de la formation de ses employés. Nous constatons une fois de plus que l'argent solidaire, celui de nos impôts, engendre des économies au secteur privé.*

*Je dirais donc, que l'enseignement public en France, aujourd'hui, est au service du monde marchand, et que toutes les réformes, quelles qu'elles soient n'ont pour but que de noyer le poisson et de faire oublier au peuple qu'il est souverain.*

## XII

Enfant, j'eus plusieurs fois l'occasion d'aller en vacances à Paris, chez Jeanne, la tante de mon père. Elle était mariée avec un certain Gerasime, que j'aimais beaucoup. Un jour, je devais avoir dans les sept ans, il m'emmena visiter le bateau lavoir, dans les hauts de Montmartre, du côté du moulin de la galette. Alors qu'il était jeune et sans le sou, venant d'arriver à Paris pour y exercer le métier de facteur, il y avait séjourné, c'était à l'époque une espèce de pension de famille, très libre, où vivaient de nombreux artistes. Gerasime n'était pas un artiste, mais il était parfois engagé comme danseur au Moulin Rouge, il y avait connu Valentin le désossé, la Goulue, et également Toulouse Lautrec. Je visitais donc ce lieu improbable, à l'époque complètement abandonné, et lui me montrait sur les murs des fresques peintes par tous les pensionnaires célèbres qui y avaient vécu. Je ne me rappelle pas exactement ce qui j'y ai vu, mais Gerasime était intarissable à propos de ce qu'il me montrait. Il y avait là-dedans aussi bien du Toulouse Lautrec que du Picasso, du Matisse et j'en passe, mon souvenir est flou.

Quoi qu'il en soit, je pense que c'était la première fois que l'art entraît dans ma vie de manière consciente. Depuis je me demande toujours ce qu'est l'art. Où s'arrête

la décoration et où commence l'art ? Le plafond de la chapelle Sixtine, le plafond de l'opéra de Paris, est-ce de l'art ou de la décoration ? Les fresques de Lascaux et d'Altamira, sont-elles des ex-votos destinés à préparer de bonnes chasses ou de l'art préhistorique ? Quelle est sa vocation, quels fondements humains sont à l'origine de l'expression artistique. Les historiens de l'art, ne font qu'énumérer des œuvres et des artistes, les classer, les analyser, les répertorier, mais quid de la motivation qui fait qu'un humain quelconque est considéré comme artiste.

Le péquin de base qui peint le dimanche une barbouille sur sa toile est-il un artiste au même titre que Salvador Dali. Comment définit-on le talent, par la notoriété que l'artiste va acquérir, ou par un je ne sais quoi qui va faire de son travail une œuvre exemplaire. L'art pictural, ou statuaire, est-il le pendant de l'art littéraire, et est-ce que la littérature est un art, la poésie a-t-elle quelque rapport avec l'art ? L'art s'apprend-t-il ou est-il inné ?

L'architecture s'apprend, car elle possède une composante technique.

La sculpture ne s'apprend que sur le tas, la connaissance de la roche, le maniement de la terre glaise se découvre petit à petit.

Le dessin et la peinture, ne sont acquis que par la pratique, la théorie est secondaire.

La musique, elle, se ressent immédiatement ou pas, mais nécessite un long apprentissage, pour être maîtrisée.

La littérature vient à l'envie, on ne choisit pas d'être écrivain, on le devient car c'est une évidence, un besoin.

Les arts de la scène, sont tous différents, le théâtre et la comédie sont une aptitude, plus ou moins canalisée, plus ou moins encadré par un apprentissage qui n'est en réalité

qu'un révélateur de la personnalité. La danse n'est que de l'apprentissage et du travail. Le cirque demande de l'adresse et de la force, mais c'est aussi un apprentissage. On qualifie le cinéma de septième art, mais M le maudit, ou Métropolis ont-ils quelque chose à voir avec Autant en Emporte le Vent, et Orange mécanique ou les ailes du désir avec les bidasses en folie ou les aventures de rabbi Jacob.

Dire que la radio et la photographie sont des arts, cela est bien discutable.

Quant à dire que la bande dessinée est le neuvième art, je ne vois pas très bien pourquoi, ou c'est une littérature illustrée, ou ce sont des dessins avec du commentaire.

Cependant faire un inventaire des arts est aussi vain que définir l'art. Alors, l'art serait-il ce je ne sais quoi qui permet à certains humains de supporter leur existence, de trouver un sens à leur vie. Les femmes et les hommes qui ont ce besoin impérieux de s'exprimer, peuvent-ils le faire ailleurs qu'à travers l'art. L'art est affranchi, il ne doit rien à personne, sa pratique a quelque chose de l'ordre de la rédemption, et son exercice est libérateur, lorsqu'il est pleinement vécu et accompli. S'il ne cherche pas de récompense, qu'il est l'expression véritable d'une recherche intérieure, et qu'il laisse sur le monde une trace visible, il peut atteindre le sublime.

L'art devient alors la propriété des autres, de ceux qui ne peuvent le percevoir que comme un fait accompli, un produit fini, une œuvre à contempler. Si les artistes ne rendent pas le monde plus beau, ils contribuent à embellir notre société, leurs œuvres sont nos miroirs, ils nous donnent à voir où a entendre ce qui au fond de nous trouve une résonance.

C'est par cette résonance, ce reflet intime de notre âme, que les plus grands artistes nous émeuvent, cette émotion qu'ils vont par leur travail et leur talent extirper du plus profond de notre intimité est leur récompense ultime, c'est le lien intangible qui unit l'artiste à son contemplateur. Qu'il sculpte ou peigne dans son atelier, qu'il écrive à sa table, qu'il livre à son auditoire une suite de Bach ou le monologue de Cyrano, l'artiste n'est jamais seul. Il est toujours en communion avec le reste du monde.

*Que connaîtrions-nous aujourd'hui de Vincent Van Gogh si son frère Théo n'avait dépensé toute son énergie à le faire reconnaître et à placer ses toiles chez différents marchands.*

*La marchandisation de l'art est nécessaire, il faut bien que l'artiste vive de quelque chose. S'il vit de son art c'est une bénédiction pour lui. Ensuite ce que ces œuvres deviennent, ne le concerne plus. Certains spéculent sur l'art, les financiers spéculent sur n'importe quoi, les matières premières, la valeur des actions des sociétés, alors pourquoi pas l'art.*

*On peut se scandaliser des prix qu'atteignent certaines œuvres, s'indigne-t-on de laisser la plupart des artistes dans le besoin. Tout est une question d'appréciation. L'art est souvent trop cher, même au départ, même pour des artistes pratiquement inconnus, acheter une toile ou un dessin original, n'est pas à la portée de tout un chacun. C'est pour cela que les musées vendent des quantités impressionnantes de reproductions.*

*L'accès à l'art a toujours été l'apanage de quelques nantis, et des religieux. Les œuvres que l'on peut qualifier de religieuses étaient vouées aux églises et autres*

*bâtiments religieux. Là, elles étaient à la vue de nombreuses personnes, et la statuaire moyenâgeuse était à la vue de tous. Mais ces œuvres, avaient une fonction didactique au service d'un dogme.*

*Les œuvres que nous qualifions de profanes, portraits de personnages importants, scènes de chasses ou de batailles, trouvaient leurs places dans les grandes demeures, et n'étaient vues que de quelques privilégiés. C'est encore le cas aujourd'hui, où les plus fortunés peuvent décorer leurs luxueux appartements avec des œuvres majeures.*

*Néanmoins, toute une frange de notre population, loin d'être pauvre pécuniairement, est si inculte, qu'elle dédaigne l'art. C'est dommage pour ces artistes qui loin d'être connus et reconnus pourraient y avoir leur place. Malheureusement l'art d'une manière générale est peu enseigné, qu'il soit pictural ou musical. Quant à la littérature elle voit son enseignement se dégrader régulièrement.*

*Et désormais, il y a les faux artistes, ceux qui fabriquent à peu près n'importe quoi, et qui ont avant tout une âme de bateleur. Ils ne manquent jamais d'éloges sur leur propre production, et ont suffisamment le sens du commerce pour vendre une fortune ce que la plupart du temps ils font faire à d'autres. Et les fils et filles de, qui n'ont aucun talent, mais qui barbouillent, ânonnent, photographient, persuadé par leur entourage, qu'ils ont forcément quelque chose à raconter.*

*Lors existe-t-il un art commercial et un autre qui ne le serait pas. Nous avons vite fait de considérer un film comme commercial, parce qu'il a du succès auprès des spectateurs. Il est cependant certaines productions qui ont une aura telle qu'on les qualifie de chef d'œuvre. Or, en y*

*regardant de plus près on s'aperçoit souvent de l'indigence du scénario, ou du manque de conviction des acteurs, mais qu'importe puisqu'ils sont fabriqués par des gens que nous considérons comme des idoles.*

*Personnellement il m'a fallu plus de quarante ans pour apprécier l'œuvre de Picasso, aujourd'hui, je considère que c'est sans aucun doute le plus grand peintre du XXème siècle, mais il y a des tableaux de lui, et certaines céramiques que je trouve réellement sans aucun intérêt, certains n'étant finalement que des brouillons. Cependant il existe un marché même pour ces brouillons sans valeur intrinsèque, qui trouvent des acheteurs à des prix mirobolant. Ceci m'est totalement incompréhensible.*

## XIII

Lorsqu'à l'école le maître nous apprenait le fonctionnement des institutions républicaines, ce qu'il faisait avec passion, il insistait sur la répartition des pouvoirs qui garantissent la démocratie. Le pouvoir législatif, détenu par les députés et les sénateurs ; le pouvoir exécutif, assuré par les ministères ; le pouvoir judiciaire, indépendant des deux autres et devant faire appliquer le droit. Le droit étant l'ensemble des règles fixées par les législateurs. Pour les enfants que nous étions, cela paraissait sage.

Plus tard, les années passant, une conscience politique naissait dans ma petite tête. Je me demandais alors, pourquoi, un pouvoir indépendant des autres, était sous tutelle d'un ministère. Evidement je ne me suis pas posé cette question très longtemps. Il suffisait de lire la presse, d'écouter la radio, ou de regarder la télévision pour comprendre que l'indépendance de la justice n'était que pure théorie.

Toutes les affaires un tant soit peu médiatisées démontraient à l'évidence l'ingérence permanente de l'exécutif dans le déroulement des actions judiciaires. Surtout lorsque la justice s'intéressait à un éminent personnage politique. Alors un chassé-croisé d'invectives animait les débats entre la justice et sa fameuse balance, d'une part et la

classe politique d'autre part. Ce débat était toujours le même et interchangeable selon que la majorité législative soit de gauche ou de droite.

Le discours actuel et prédominant, se situe entre les forces de l'ordre, police et gendarmerie, et l'ensemble de la magistrature, accusée de tous les maux de notre société. Tantôt le laxisme des juges, l'irrespect du secret des instructions, tantôt l'excès de zèle dans les sentences prononcées, l'acharnement des juges après telle ou telle personne publique. Parfois certains juges n'acceptent pas l'application d'une grâce présidentielle, et d'autres fois ils prononcent des non-lieux à tour de bras, pour dédouaner les quelques ministres qui se sont fourvoyés dans des affaires louches et trop voyantes.

Je ne suis personnellement favorable ni aux gendarmes ni aux voleurs, pas plus que je ne juge l'ensemble de la magistrature ou des forces de l'ordre, de malfaisances délibérées. Je crois que chacun des acteurs de la répression, et de l'application du droit, font ce qu'ils peuvent avec les moyens dont ils disposent. Je n'ai cependant aucune confiance dans la justice de mon pays, et je suis bien aise de n'y avoir jamais eu à faire. Les forces de l'ordre, sous la responsabilité directe du pouvoir exécutif, font où on leur dit de faire, mais agissent souvent sans discernement, certainement par manque de formation.

*En 1850, 21 000 gendarmes assuraient la sécurité des citoyens qui étaient alors 36 millions. La police était du ressort des villes et il est très difficile d'évaluer ses effectifs, qui n'étaient cependant pas pléthoriques. Les troubles à l'ordre public étaient pris en charge par la troupe, c'est en effet l'armée qui réprimait les mouve-*

*ments sociaux ainsi que les révoltes locales dues aux famines et autres iniquités.*

*Aujourd'hui environ 99 000 gendarmes et 150 000 policiers encadrent notre vie quotidienne, étant donné que l'armée a disparu de nos campagnes, ce sont eux qui se chargent de la répression des mouvements sociaux. On peut considérer que les effectifs policiers ont suivi peu ou prou l'augmentation de la population.*

*Au début du Second Empire la justice quant à elle était rendue par environ 8 000 magistrats, et 20 000 fonctionnaires de justice.*

*Désormais, on recensait environ 8400 magistrats assistés de quelques 35 000 fonctionnaires pour assurer cette charge alors que nous sommes désormais 66 millions. Cherchez l'erreur. Toujours en 1850, environ 4 000 avocats étaient inscrits aux barreaux, ils sont aujourd'hui plus de 50 000, quel engorgement dans les prétoires !*

*Nous pouvons donc considérer que la France a délibérément choisi la répression policière, et a abandonné la justice à son triste sort.*

*Cessons de taper sur la magistrature, en y voyant tous les maux relatifs aux récidives et autres jugements hâtifs. Cessons de vouloir réformer une institution qui n'a pas lieu de l'être et constituons une justice à la hauteur de nos ambitions et conforme au volume d'affaires à traiter, donnons-lui les moyens de faire son travail en doublant ses effectifs et en lui octroyant une véritable liberté, en lui reconnaissant son indépendance des autres pouvoirs.*

*Ensuite nous pourrons la juger sur pièce.*

*Malheureusement, je ne pense pas qu'une quelconque force politique ait la volonté de franchir le pas. Et ce*

*n'est pas le réquisitoire de quelques retraités de la magistrature ou de la gendarmerie qui influenceront en quoi que ce soit la législature à se démarquer de l'exécutif, surtout sous un régime tel que celui de la cinquième république.*

*Quant à la prison, cette peine omniprésente, par manque d'imagination ou de discernement, elle est le parent encore plus pauvre de l'arsenal judiciaire. Les établissements, sont soit vétustes, soit mal conçus, et dans tous les cas, surpeuplés. La privation de la liberté est une chose, mais le mépris de la personne humaine, en est une autre. Dans quel état imaginez-vous, que ressortent de prison des hommes et des femmes enfermés par deux, trois, voire six, dans 9 m<sup>2</sup>, durant des années.*

*L'information relative à l'ensemble de ce problème est parcimonieuse et tronquée, car, ce que l'on considérait autrefois comme le cinquième pouvoir, c'est-à-dire la presse, est désormais totalement inféodée au capital, au marché comme on dit communément pour ne mettre en cause aucun groupe ni aucune personne. Et par voie de conséquence entièrement dévolue au pouvoir exécutif.*

## XIV

Je suis allé à l'école, elle était laïque, gratuite et obligatoire. Certains d'entre nous allaient au catéchisme le jeudi, mais cela n'interférait en rien dans nos relations enfantines. Notre livre d'histoire, parlait bien de Saint Louis qui rendait la justice sous un chêne, de Jeanne d'Arc qui avait entendu des voix qui lui disaient de bouter les Anglais hors de France. En cela nous étions encore dans le droit fil de la troisième république et de ses hussards en blouses grises, qui continuaient d'assener les mythes fondateurs de la nation.

Mais jamais nos instituteurs ou nos institutrices n'aurait parlé en classe ni ailleurs du petit Jésus, ni d'une quelconque aventure biblique. L'esprit laïque était dans l'ensemble respecté par tous les intervenants. Plus tard au collège ou au lycée il en fut de même. A l'internat j'ai eu deux voisins de dortoir musulmans, et tout le monde s'en foutait, ils étaient comme nous, au même régime disciplinaire et alimentaire. S'ils observaient chez eux le ramadan, ou une alimentation hallal ils n'y ont jamais fait aucune allusion.

*La laïcité n'est pas la négation de toutes les religions. Elle est un principe qui contient la foi dans le do-*

*maine privé. La république, devant assurer la liberté de culte, également que la liberté de ne croire en rien.*

*Cela est le fondement de la laïcité républicaine à la française, voulue par Émile Combes, ou Ludovic Trarieux. Qui n'a en réalité jamais été appliquée dans son essence ni sur l'ensemble du territoire national. L'Alsace et la Lorraine sont restées, à cause de leur rattachement à l'Allemagne entre 1871 et 1918, sous l'ancien régime du concordat mis en place par Napoléon I<sup>er</sup> en 1801, et qui a régi les relations églises / état jusqu'en 1905. En Europe deux pays seulement ont une constitution que l'on peut qualifier de laïque, la France et le Portugal.*

*Donc chaque individu, chaque famille, dispose de la liberté de croire ou non en Dieu, de pratiquer ou non une religion quelle qu'elle soit. Mais en aucun cas le prosélytisme religieux ou athée ne doit interférer dans l'activité professionnelle, ou à l'école.*

*Malheureusement je vois des professeurs d'histoire, qui parlent de Saint Louis, en l'occurrence Louis IX, qui n'est saint que pour les catholiques, ou de Jeanne d'arc qui a entendu des voix alors qu'ils devraient dire « elle dit qu'elle a entendu des voix ». Encore récemment ma petite fille avait sur son cahier d'histoire un photocopie, disant que Mahomet avait eu une communication de l'ange Gabriel. Ces assertions sont inacceptables dans un cadre laïque.*

*Par ailleurs, les lieux de culte catholiques, ont toujours bénéficié de la bienveillance des pouvoirs publics, et l'état malgré la loi de séparation de 1905, met encore la main au porte-monnaie pour aider les religieux.*

*En 1905, la communauté musulmane métropolitaine était réduite à quelques individus, aujourd'hui les musulmans*

*sont des millions et la deuxième confession de France. Hors-jeu de la laïcité historique.*

*Cette situation, qui n'est plus nouvelle entraîne des disparités et des dysfonctionnements dans la gestion des questions religieuses, ingérence de pays étrangers notamment de l'Arabie Saoudite et construction de lieux de culte par certaines municipalités, contrevenant à la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'état.*

*Cette situation est inconfortable, voire explosive.*

*Deux voies s'ouvrent à nous, la première étant l'application pure et dure et même renforcée du principe de laïcité. Aucun subside d'aucune sorte à quelque religion que ce soit. Interdiction de tous les signes religieux à l'extérieur de la sphère privée. Abolition du concordat en Alsace Lorraine. Incorporation de toutes les écoles confessionnelles au sein de l'enseignement public.*

*Cette solution serait un prolongement de la loi de 1905, dans le droit fil de l'esprit révolutionnaire de 1789, et le strict respect de la devise républicaine « liberté, égalité, fraternité ». Son principal avantage étant une intégration plus rapide des communautés étrangères, comme ce fut le cas sous la troisième république avec l'école obligatoire, qui a été le véritable ciment de la nation française. Avant cela, les spécificités régionales l'emportaient sur l'état nation.*

*La seconde serait de revoir le fondement de la laïcité. Prendre en compte tous les aspects religieux, les demandes spécifiques de chacune des religions reconnues dans le pays, contrôler leur enseignement, fonctionnariser les prêtres, intégrer toutes les constructions religieuses à l'état afin que celui-ci les entretienne et en ait le recensement.*

*La difficulté majeure serait alors de décider ce qu'est une religion, à partir de combien d'adeptes celle-ci peut être reconnue. Il faudrait sans doute intégrer dans cet ensemble religieux, la Scientologie, les Témoins de Jéhovah, les Adventistes, les Évangélistes, les Mormons, les Bouddhistes etc... Sinon toute décision serait discriminatoire.*

*Le risque de cette solution est de figer les communautés dans leur comportement originel, et de créer une république communautariste. Semblablement aux USA, qui ne sont qu'une juxtaposition de communautés. On s'éloignerait alors définitivement de l'esprit qui a prévalu depuis 1789 et 1905.*

*La liberté d'expression doit permettre à chaque individu ou mouvement religieux ou athée de s'exprimer comme il le désire. Ce n'est pas parce que je suis athée que je ne tolère pas la presse catholique, et la presse catholique n'a pas à invectiver les incroyants. Pas plus que les musulmans n'ont de conseils à donner aux adeptes d'autres croyances. La dérision et l'humour sont partie intégrante de la liberté d'expression, et quiconque plaisante sur Dieu ou Jésus ou Mahomet ou Bouddha, est parfaitement en droit de le faire.*

*En ce qui concerne les régimes alimentaires, cachère, hallal, végétarien etc..., nous sommes omnivores, les enfants ou les adultes vivants sous notre latitude doivent accepter les menus qu'on leur propose. Si vous vous rendez dans un pays musulman, vous ne pourrez jamais manger de cochon, même si c'est votre mets favori, vous l'acceptez, ou bien vous vous abstenez de voyager vers ces destinations.*

*Pour information, après avoir consulté diverses sources, l'état français laïque n'ayant officiellement aucune statistique sur la répartition religieuse de sa population, et en avoir fait une moyenne, il ressort que actuellement :*

- 51 % des français se déclarent athées*
- 40 % Chrétiens (Catholiques, Protestants, Témoins de Jéhovah, Adventistes etc...)*
- 6 % Musulmans (Sunnites et Chiites)*
- 1 % Juifs*
- 2 % Autres (Bouddhistes, et autres religions exotiques)*

*Chez les Chrétiens :*

- 10 % pratiquent régulièrement*
- 40 % se disent croyants mais ne pratiquent pas*
- 15 % se disent attachés à une communauté sans être croyants*
- 35 % ne se prononcent pas*

*Chez les Musulmans :*

- 48 % pratiquent régulièrement*
- 43 % se disent croyants mais ne pratiquent pas*
- 8 % se disent attachés à une communauté sans être croyants*

*Chez les Chrétiens pratiquants :*

- 20 % ont moins de trente ans*
- 38 % ont entre 30 et 49 ans*
- 42 % ont plus de 50 ans*

*Chez les Musulmans pratiquants :*

- 41 % ont moins de trente ans*
- 45 % ont entre 30 et 49 ans*
- 14 % ont plus de 50 ans*

*Donc, il y a en France :*  
*33 660 000 athées*  
*2 640 000 chrétiens pratiquants*  
*1 900 800 musulmans pratiquants*

*Sources : CSA, IFOP, INED, Eurobaromètre, CIA.*  
*Moyenne entre 2014 et 2016.*

## XV

Dans les années soixante, beaucoup d'espagnols sont venus en Provence comme ouvriers agricoles, c'est la première fois que j'ai été confronté à la xénophobie ordinaire de mes contemporains. Certains étaient venus seuls, laissant leur famille en Espagne, à laquelle ils envoyaient de l'argent par mandats postaux. Mais quelques-uns venaient avec toute leur famille. Il y avait aussi quelques portugais. Leurs enfants arrivaient à l'école ne sachant que quelques mots de français, alors bien entendu, ils devenaient les « têtes de turcs » des enfants du pays. Cela ne durait pas très longtemps, les enfants s'adaptent très vite, et en général au bout d'une année, ils avaient récupéré leur retard et s'étaient intégrés au groupe. Puis il y eut des algériens, fuyant leur pays en guerre, et la marée des pieds noirs. Là ce fut plus compliqué, d'une part il y avait une espèce de haine de l'arabe, et d'autre part un rejet de tous ces pieds noirs que nous considérions comme des profiteurs, qui avaient fait « suer le burnous » des générations durant et qui venaient d'un coup augmenter notre population. Et nous n'aimons pas tellement le partage.

Il a fallu des années pour détendre cette atmosphère pesante, et nous n'y sommes pas vraiment parvenus. Les pieds noirs ont finis par se mêler à nous, aujourd'hui,

ce n'est plus qu'un souvenir. Par contre les algériens, musulmans de surcroît, n'ont jamais totalement réussis leur intégration. Malgré l'assimilation réussie de nombre d'entre eux, au fil du temps, et avec l'histoire récente, ils sont de nouveau la cause de nos craintes, et la cible de nos haines, attisée par une actualité délirante.

Tous ces gens venus de l'extérieur étaient pour nous des travailleurs émigrés, ils venaient faire les travaux que nous n'acceptons plus. A cette époque l'ascenseur social fonctionnait encore, et cela laissait de la place à de nouveaux venus.

*Aujourd'hui on parle de migrant, ce mot à quelque chose d'insipide. Migrant, migration, cela fait penser aux oiseaux. C'est quelque part un mot neutre. C'est sans doute pour cela que les médias en ont plein la bouche. Réfugiés, cela évoque la guerre, la destruction, le malheur. Appeler les migrants des réfugiés, cela serait reconnaître qu'ils sont la conséquence de la guerre, or s'il y a une chose que l'on refuse obstinément dans notre Europe du XXIe siècle, c'est que la guerre existe, c'est insupportable à nos consciences de petits-bourgeois profitant de la paix depuis 70 ans.*

*Nous pourrions également dire que ce sont des émigrants, cela sous-entendrait que toutes ces femmes, ces hommes et ces enfants, quittent leurs pays pour fuir la misère ou des persécutions politiques. Cela dérange aussi nos consciences, car nous savons que nous sommes la cause de tous ces mouvements de population. Alors nous préférons parler de migrants, cela reste impersonnel et n'a pas de résonance dans notre subconscient historique. Nous nous indignons de toute cette masse humaine ballot-*

*tée de pays en pays, essayant par tout moyen à sa disposition de venir prendre racine dans notre bel occident, espérant que leur sort sera ici meilleur que chez eux.*

*Je pose une question simple :*

*Toi qui lis ces lignes es-tu prêt à accepter, dans ta maison, une famille de Malien qui a fui son pays parce qu'elle crevait de faim ?*

*Toi, es-tu d'accord pour prendre en charge un couple de syrien, parti de chez lui pour ne pas être assassiné ?*

*Toi, es-tu assez tolérant pour accepter dans ton logis, deux Libyennes voilées et leurs frères, qui passés par Lampedusa, ont échappé de justesse au naufrage de leur barque surchargée ?*

*Posez-vous vraiment la question.*

*Accueillir des personnes qui ne pensent pas comme vous, qui ne mangent pas comme vous, qui sont éventuellement très pratiquants d'une religion qui n'est pas la vôtre. Qui ne vont pas du jour au lendemain parler votre langue, avec tous les efforts que cela représente.*

*Pensez également à la promiscuité soudaine, vous devrez partager votre salle de bains. Vos petits déjeuners, lorsque vous êtes encore mal réveillé et grognon avant de partir bosser, pendant qu'eux resteront dans vos pénates. Attendant un hypothétique boulot, que votre fils ou votre fille a déjà du mal à trouver.*

*Accueillir des « migrants » dans un esprit de solidarité, c'est cela. Peut-être préféreriez-vous qu'on installe tous ces gens dans des camps confortables, où ils pourront vivre en sécurité sans déranger personne. Comme les républicains espagnols venus en France après la victoire de Franco. Ils ont vécu l'enfer pendant des mois, viols des gardiens sur les femmes et les filles, exploitation éhontée*

*des hommes dans des exploitations agricoles qui ne les payaient pas... Séparer des familles, les hommes d'un côté les femmes de l'autre, pour éviter les problèmes, comme c'est le cas dans nombre de camps de réfugiés gérés par les Nations unies.*

*Je ne cherche à culpabiliser personne, je suis comme tout le monde, je n'aimerais pas avoir soudainement chez moi une famille étrangère à tous points de vue. Non, mais je crois qu'il est temps d'exercer une pression considérable sur nos élus, afin qu'ils cessent d'entretenir des dictatures, de piller les ressources naturelles de nos anciennes colonies, d'être complices de tous les conflits entretenus sur la planète pour les lobbies militaires.*

*Car l'ingérence de nos pseudos démocraties dans la vie de nations indépendantes est inacceptable. Tous ces réfugiés, car c'est bien le nom qu'ils doivent porter, n'ont rien à faire à nos frontières, cela est un pis-aller, ne doutez pas qu'ils préféreraient vivre en paix chez eux, et y avoir à manger.*

*Il faut qu'ils puissent cultiver et consommer selon leur propre culture, tous ne mangent pas le riz ou le blé excédents de nos productions.*

*Il est vrai que cela n'arrangerait pas le chômage, de nombreuses personnes en France et dans le reste de l'Europe travaillent dans des complexes militaro-économiques, mais tous ces gens peuvent être employés à des tâches plus nobles. La recherche fondamentale a été stoppée dans tous nos états, pour le profit immédiat. Ayons une vision à long terme, puisqu'il paraît que gouverner c'est prévoir.*

*Ainsi, tous les discours sur les quotas admissibles, les accords avec la Turquie, ou la Lybie, ou tout autre qui pour-*

*raient bloquer bien avant qu'ils viennent nous déranger,  
tous ces réfugiés, ne sont que de la poudre aux yeux.*

## XVI.

Entre la fin de Seconde Guerre mondiale et 1950, les stupéfiants n'étaient l'apanage que de quelques bourgeois qui s'encanaillaient. La distribution de ces drogues était assurée par ce que l'on nommait alors le grand banditisme. Dans la vie courante des gens, le haschisch, la cocaïne, l'héroïne n'avait aucune existence. Au cinéma les gangsters ne se droguaient pas, la violence était contenue, l'érotisme suggéré. Puis dans les années soixante on commence à parler de marijuana, de LSD, et petit à petit, les narcotiques envahissent les jeunes de la classe moyenne, les stars du showbiz en font la promotion, le cinéma commence à montrer des personnes se droguant, on vulgarise l'addiction, on l'expose à la vue de tous et de tous les âges.

De nos jours la drogue est omniprésente dans les spectacles audio visuels, on voit couramment les acteurs se piquer, sniffer de la cocaïne, avaler des pilules d'ecstasy, fumer du crack ou de l'herbe. Dans les années soixante-dix, j'ai fumé une fois un joint de haschisch, j'ai vomi, ce ne fut pas une expérience intéressante.

*Les narcotiques ont sur la jeunesse le même pouvoir que le surendettement chez leurs aînés. Cela les maintient dans une nonchalance béate, les confine dans l'inaction.*

*Les drogues sont un fléau au même titre que l'alcoolisme ou le tabagisme. Lucky Luke, s'est vu confisquer sa cigarette pour sucer un brin d'herbe, nous n'avons plus le droit de fumer dans les lieux publics fermés, mais les bureaux de tabac vendent désormais tout ce qu'il faut pour s'adonner à des plaisirs théoriquement interdits.*

*Ces produits sont un marché hautement lucratif et d'une ampleur considérable. On estime qu'il génère au moins 250 milliards d'euros par an, soit approximativement le budget de l'État français, et échappe à toute fiscalité.*

*Les états sont tous complices de ce trafic, qu'ils laissent perdurer alors que le simple bon sens serait de légaliser les stupéfiants, de les distribuer comme on distribue le tabac ou l'alcool. D'une part cela serait bon pour le budget et d'autre part pourquoi ne pas envisager un commerce équitable comme on en connaît pour le café ou le cacao.*

*L'attrait en serait peut-être diminué, et la délinquance induite par ce marché noir se verrait l'herbe coupée sous les pieds.*

*Les pouvoirs publics n'ont en réalité aucune volonté de stopper ce trafic, il faut croire que les gouvernants y trouvent leur intérêt. La lutte contre les stupéfiants est une farce grotesque.*

## XVII

Dans la plupart des sociétés dites évoluées, la cellule de base est la famille bi parentale, avec un ou plusieurs enfants. Plus la situation est favorable, moins il y a d'enfants, d'où la baisse de la natalité dans les pays occidentaux. La famille peut aussi être pluri parentale, c'est le cas de la polygamie. La famille est un milieu clos, les échanges se font à l'extérieur, à l'école notamment. La famille peut être pour les enfants le pire ou le meilleur des environnements. L'évolution des mœurs entraîne une multitude de familles recomposées, suite aux nombreux divorces. Là se côtoient beaux-pères et belles filles, belles-mères et beaux-fils, qui peuvent entraîner des problèmes d'ordre sexuel, surtout lorsque la mère ou le père prend pour second compagnon ou seconde compagne, des personnes d'un âge proche de celui des enfants. Même dans la famille classique, il y a souvent des perversions, incestes, mauvais traitements, indifférence des parents vis-à-vis des enfants, manque de respect, absence de relations intellectuelles. Toutes choses qui vont influencer sur l'éducation de l'enfant, et déterminer son devenir. Toutes les femmes ne sont pas maternelles, tous les pères ne

s'impliquent pas dans l'éducation de leur enfant, tous les enfants n'ont pas la même sensibilité.

À l'origine de la famille est un couple, et 46 % de ces unions se terminent par une séparation qui le plus souvent entraîne des conflits sur la garde des enfants, ce qui perturbe ceux-ci dans leur évolution. Bien des couples apparemment soudés, ne font que subir l'autre ou le supporter. De nombreuses femmes sont seules pour élever leurs enfants, soit que le compagnon est parti, soit qu'il est totalement défaillant.

L'amour filial paternel ou maternel existe-t-il vraiment, ou n'est-ce qu'un attachement qui nous paraît essentiel. Je connais bien des personnes qui se fichent de la vie de leurs enfants, plus tôt ils quittent la maison et mieux c'est. Je connais bien des mères qui s'attachent par trop à leurs fils, et les empêchent de grandir, les gardent sous leur coupe, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus. Je connais bien des personnes qui n'ont que faire de leurs parents et les laissent croupir dans les EPAD. Au final seulement 20 % des familles vivent dans un bonheur relatif et dans l'amour les uns des autres.

*J'ai eu la chance de vivre une enfance campagnarde avec la présence constante de grands-parents, mon apprentissage de la vie n'a pas tenu qu'à mes seuls parents, mais cela est de plus en plus rare dans un monde surpeuplé où les humains vivent dans des appartements minuscules.*

*Dans les sociétés primitives qui subsistent encore et il en est fort peu, les enfants sont libres, leurs géniteurs ne sont pas jaloux de leurs prérogatives, et c'est le groupe entier qui prend en charge leur éducation. La symbiose est forte*

*et les jeunes vont et viennent de l'un à l'autre des adultes apprenant la vie dans le respect des autres et de lui-même. Évidemment, cela paraît utopique, mais comme toujours il est question de choix.*

## XVIII

Depuis la chute du mur de Berlin et la restructuration de l'URSS, nous assistons à la ruée des USA pour la suprématie mondiale. Au nom d'une fausse démocratie, ils veulent imposer leur conception du monde par la force à des peuples qui n'ont rien demandé. Les Russes défaits en Afghanistan par une poignée de talibans, les Américains qui furent leur allié ont à leur tour voulu imposer leur volonté, et pour finir la plus puissante armée du monde est repartie la queue entre les jambes. Ils ont également inventé un Irak détenteur d'armes de destruction massive, à seule fin de justifier une intervention militaire.

Le 11 septembre n'a fait qu'amplifier cette volonté hégémonique, Toutes les occasions sont bonnes pour mettre de l'huile sur le feu, l'OTAN, cette émanation de l'Amérique, aidée par une Europe avide ont réussi à mettre l'Ukraine à feu et à sang, en imputant la responsabilité de cette guerre à la Russie.

*Je ne reconnais à personne le droit d'ingérer dans les affaires d'autrui. De quel droit la France, la Russie, les États-Unis et leurs soi-disant alliés vont bombarder la*

*Syrie, l'Afghanistan, l'Irak, la Somalie, la Lybie, et tant d'autres encore.*

*Aurions-nous toléré en France que les Allemands viennent faire la révolution en notre nom, que nenni, et pourtant il ne se passe un jour sans que nous ne tentions, nous occidentaux, teneurs de la vérité et de la démocratie, de vouloir mettre aux pas des régimes qui vivent leur évolution à leur rythme. La révolution ne s'exporte pas, Trotski, Guevara et d'autres en ont fait les frais. On n'impose pas la démocratie là où le terreau n'est pas mûr pour la recevoir, on n'impose pas la démocratie à d'autres lorsqu'on ne sait pas soi-même s'en servir. Chaque nation est constituée d'individus, chaque individu est libre, même sous la pire dictature.*

*L'obligation faite à un peuple d'adhérer à une idéologie quelle qu'elle soit est un crime contre l'humanité. Toutes les idéologies dès lors qu'elles trouvent un terrain favorable deviennent dangereuses, même les plus porteuses d'espoir. Une société ne vaut que par l'addition des individualités qui la compose et non par l'adhésion collective à une idéologie.*

*Nous, occidentaux bien-pensants, tenons l'Afrique et les Caraïbes sous le boisseau, car il serait inadmissible de voir naître un pouvoir nègre qui métrait en péril l'équilibre politique des USA, et le pillage des richesses africaines.*

*Nos gouvernants et leurs donneurs d'ordre, profiteurs forcenés dédaignant autant qu'il est possible le reste du monde, en tirent des profits, accumulant des biens considérables. Ils sont par ailleurs d'une affligeante pauvreté morale, et sont aussi tristes que les esclaves qu'ils exploitent. De plus, leur cupidité les aveugle et ils semblent*

*ignorer que leurs enfants vivent sur la même planète que nous tous, risquant des maladies similaires et respirant le même air pollué.*

## XIX

Voilà, je vais vers la septantaine, il est rare que je n'aie mal nulle part, mais je suis pareillement révolté qu'à dix-sept ans. Je ne lis plus la presse, n'écoute plus la radio, et ne regarde plus la télévision depuis longtemps. J'en avais plus qu'assez de voir des pantins s'agiter fébrilement devant la caméra, débitant mensonges ou inepties, pour un public passif et béat, seulement capable de consommer. Je ne lis pratiquement plus rien, à part quelques classiques qui reviennent périodiquement sur ma table de nuit. Les écrivains qui ont un véritable talent sont noyés dans la masse de l'édition. Il faut tomber dessus par hasard pour s'en régaler. Les émissions littéraires ne sont que des boutiques où ne sortent vainqueurs que les auteurs qui ont plus de talent à vendre leur livre qu'à écrire.

Georges Orwell avait raison, le grand frère épie nos moindres mouvements, si nous ne réagissons pas, demain il n'y aura plus de gouvernement, et les marchands exerceront directement le pouvoir. Ils seront armés plus que ne le sera jamais aucune nation.

Le monde appartiendra définitivement aux quelques individus sans autre loi que celle de leur incommensurable cupidité. Ils finiront de mettre le monde en pièces avec la

complicité de ceux que nous connaissons déjà, fonctionnaires et élus corrompus. Ceux-là, seront contre-maîtres, nos tortionnaires, avec une dévotion au marché que l'on devine déjà, mais qui sera d'autant plus forte qu'ils seront tout-puissants.

Ce sera le meilleur des mondes, ainsi Aldous Huxley aura également eu raison.

*Une vie, passée à m'interroger sur le sens profond de l'être et la vacuité de l'existence, m'a révélé que je ne suis pas un humaniste. Mais alors comment me définir, sans comparaison à ceux de mon espèce. Je ne suis pas attaché aux biens matériels mais je suis interdépendant de la réalité de l'univers. Je suis un animal comme les autres, être un homme n'est pas supérieur à être un cheval. Ma place sur la terre y est identique, nous faisons partie d'un tout et ce tout ne se résume pas à l'humain. Ce tout est l'univers tout entier, pas celui des astrophysiciens. Non, ce tout universel, est ce que nous en voyons, ce que nous en ressentons.*

*Qu'y a-t-il de plus miraculeux qu'un brin d'herbe perçant le bitume, qu'une graine minuscule qui devient un arbre superbe qui va vivre aussi longtemps que dix générations d'humains. Une goutte d'eau qui perle en rosée d'une fleur le matin de bonne heure. Le brame des cerfs, le chant des oiseaux, les cycles solaires et lunaires, l'océan immense, la toile de fond du ciel qui change sans cesse, l'éclat nocturne des étoiles. La vie dans toute sa splendeur, avec ses joies et ses douleurs.*

*Toutes ces choses qui sont non pas l'aboutissement d'une longue évolution, mais qui sont cette évolution permanente*

*qui venant du fond des âges ira jusqu'à la fin, si tant est qu'il y ait un début et une fin.*

*Enfin ce mystère de l'âme, pourquoi la vie stoppe, laissant le corps inerte, alors que rien apparemment n'a changé. Ce corps qui reste éternel, qui se décompose, se transmute, dont les atomes vont se combiner avec le vivant intangible.*

*Je sens en moi un lieu ou un temps indéfinissable. Je perçois faire partie d'un tout incommensurable, inimaginable, impalpable, mais réel. Une force est en nous et dans les éléments qui composent le microcosme comme le macrocosme. Cette énergie universelle qui tient tout lié, est-ce une âme collective, globale ou la juxtaposition des âmes de chaque chose. Je n'en sais rien, personne n'en sait rien, ce sont les arcanes de la vie.*

*C'est cela que je vénère, c'est en cela que je suis. N'admettant aucun dieu, je me suis longtemps cru athée, en réalité, je suis animiste. En ceci, il n'est nullement question de foi, ni de dogme, ni de philosophie. Il n'y a pas de révélation, ni de rédemption, aucun temple, ni clergé. Il ne s'agit que de respect. Respect de la nature, des autres et de soi-même. Du végétal à l'animal, tout ce que nous consommons est un don de la nature, nous devons à l'univers une considération totale.*

*Je respecte toutes les croyances, je trouve admirable ce que l'humain a bâti, composé, peint, sculpté. Je suis ému lorsque j'entre dans une synagogue, une cathédrale, une mosquée, une ruine de temple grec ou romain, toutes ces œuvres qui élèvent l'âme. Mais je réfute les dogmes, la foi aveugle, la contrainte et la soumission.*

*Plus nous protégeons la diversité culturelle, plus nous tendons à l'universel.*

*Si petit que je sois, si infime que soit la trace que je laisserai, je serai, et ma trace avec, un peu du tout générateur. Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme, la vie est omniprésente, la mort n'existe pas, ce n'est qu'un état de perception différente. Ce bœuf, dont je vais manger une côte, je le vénère, comme la pomme qui sera mon dessert. Cet enfant que j'ai fait, je l'aimerai pour ce qu'il sera, je l'accompagnerai pour qu'il devienne, mais il ne m'appartient pas, il est un élément de la vie, une brique de l'univers. Il ne me doit rien, il doit tout au tout qui nous entoure. Je lui dois assistance, par ce qu'il est de ma responsabilité de le voir accomplir son rôle, de l'aider à laisser sa propre trace.*

© 00073009-1 2021-10-14 Frédéri MARCELIN  
Déposé SGDL 2022.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.